

N° 765

DIMANCHE 30 JUILLET 1911

Prix: 15^c

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

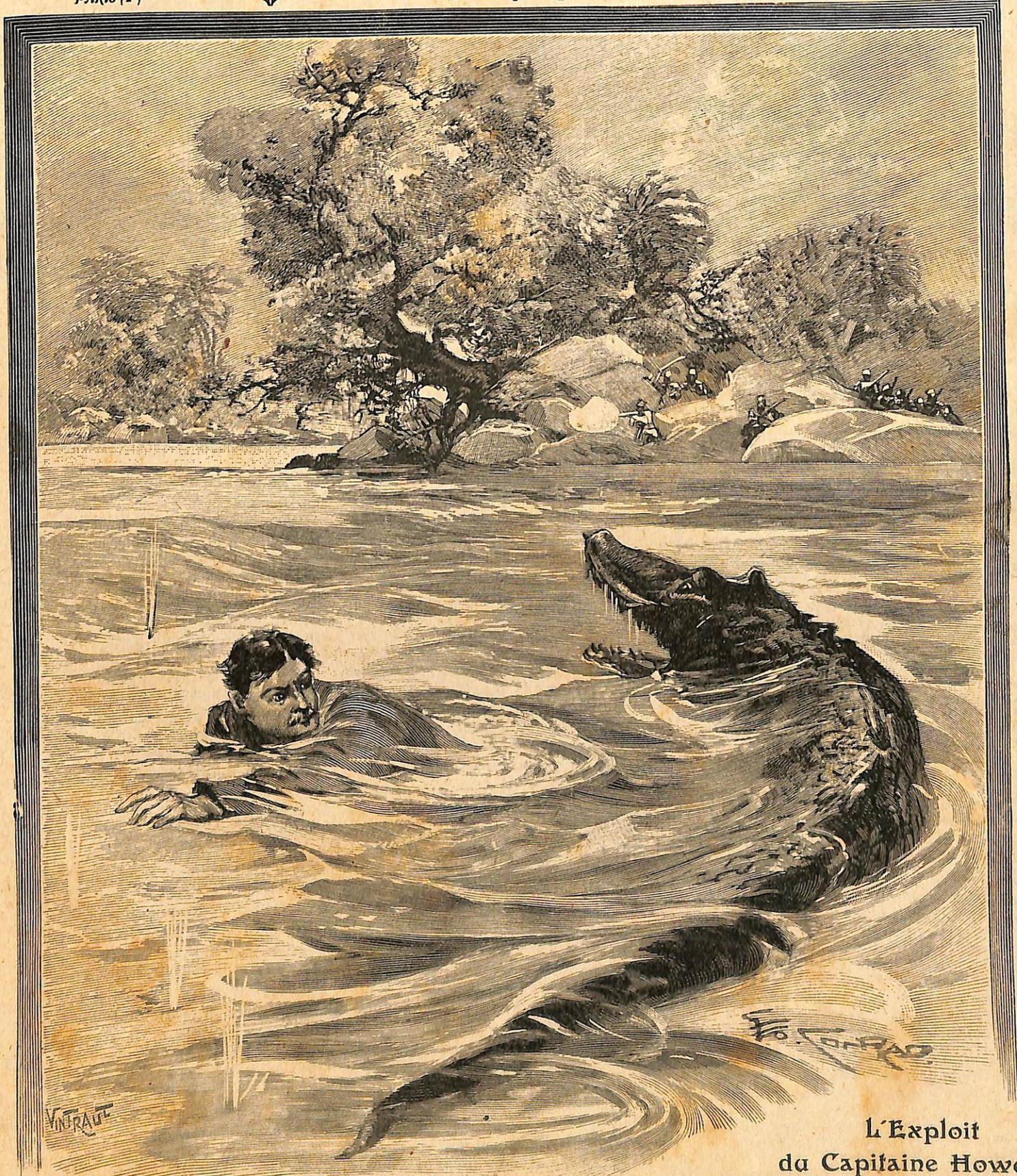
Bureaux : 146, rue Montmartre.
PARIS (2^e)



et des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.



L'Exploit du Capitaine Howel

Parti au secours de la femme du chef de la mission américaine restée seule au milieu des Kwaiias, le capitaine Howel n'hésita pas à traverser la rivière sous le feu des rebelles; il allait atterrir lorsqu'un énorme crocodile parut à la surface de l'eau à peu de distance de l'intrépide nageur.

N° 765. (Deuxième série.)

N° 1777 de la collection

Prix des Abonnements

TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 4 50
Départ. et Colonies. 2 50
Étranger. 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies. 5 fr.
Étranger. 6 fr.

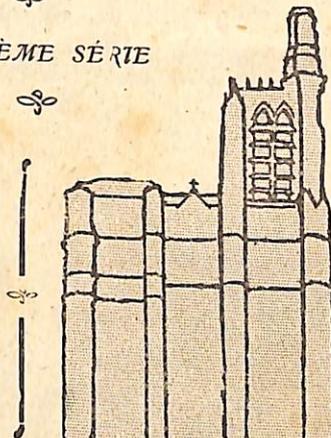
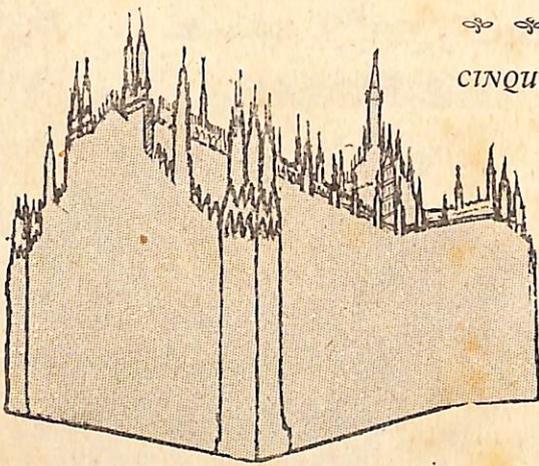
UN AN
Paris, Seine et S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies. 10 fr.
Étranger. 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement

3e CONCOURS DE JUILLET

LES SILHOUETTES DE CATHÉDRALES

CINQUIÈME SÉRIE



Nos Titres et Tables

Nos abonnés reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du Journal des Voyages. Ces tables des matières, établies suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, chaque table est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou coloniaux cités dans le semestre. Nous envoyons franco les titres, table et couverture de chaque semestre contre 0 fr. 20 adressés en timbres à nos bureaux.

Pour terminer ce concours, nous prions nos lecteurs de nous dire quelles sont les cathédrales représentées ici. Nous leur rappelons que leurs réponses devront être libellées ainsi : 1^{re} SÉRIE : Ces cathédrales sont celles de (telle et telle ville) et ainsi de suite pour les 4 autres séries. En outre, les concurrents sont tenus de répondre à cette dernière QUESTION DE CLASSEMENT : Quelle est, à votre avis, parmi les dix cathédrales représentées, la plus belle ? Cette question nous permettra de départager les envois entièrement bons ; nous classerons en tête les lauréats qui auront donné la cathédrale ayant obtenu le plus de suffrages, puis ceux ayant donné celle venant en seconde ligne et ainsi de suite.

Les solutions des cinq séries de ce concours devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 7 août 1911.

Les concurrents devront coller en tête de leurs solutions une bande d'abonnement ou les 5 bons de concours publiés en bas de la dernière page des 5 numéros de juillet, et les adresser sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Service des Concours du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris.

Le palmarès et les solutions paraîtront dans le numéro du 10 septembre. Nous prions instamment nos lecteurs de n'adresser à M. Henri BERNARD, ni envoi recommandé, ni mandat ou correspondance étrangère aux concours.

La Ligue d'Éducation Nationale

Ainsi que nous le constatons la semaine dernière, les lecteurs du Journal des Voyages ont accueilli avec enthousiasme l'annonce de la création de la Ligue d'Éducation nationale et d'une organisation analogue à celle des boys scouts anglais. Quelques-uns d'entre eux nous ont demandé si la ligue était une société de préparation militaire. Non. Tel n'est pas son but. Ce qu'elle veut préparer, ce n'est point particulièrement des soldats, mais des hommes de force et de caractère, des hommes d'action dans toutes les branches de l'activité humaine.

Elle se propose de développer chez la jeunesse, en même temps que l'esprit d'initiative et d'observation, la pratique des sports utilitaires, comme la course, la natation, les moyens à employer pour sauver un blessé, un asphyxié ou un noyé, pour secourir une maison incendiée, arrêter un cheval emporté, défendre une personne attaquée par un malfaiteur, etc. Elle se propose en outre de développer les connaissances et qualités qui font un bon éclaircir en temps de guerre, comme de savoir bivouaquer convenablement en toute contrée, s'orienter en pays inconnu, observer rapidement, s'approcher d'un parti adverse sans se faire voir, parce que les qualités ainsi cultivées sont aussi celles qui font un bon explorateur, un chasseur adroit, un colon habile, bref un homme de ressource qui triomphe et réussit dans toutes les carrières actives et pacifiques à la fois. A cela la Ligue d'Éducation nationale ajoutera le développement du culte de l'honneur par l'obligation d'un serment dont nous nous proposons de parler ici. On voit que l'entreprise est grande. Mais la Ligue d'Éducation Nationale a le ferme espoir de la mener à bien, grâce au concours du Journal des Voyages et de tous les bons citoyens dont l'initiative individuelle et la bonne volonté agissante seront les plus sûrs facteurs de son succès.

Pour adhésions et tous renseignements, écrire à M. le secrétaire général de la Ligue d'Éducation nationale, 29, rue de Provence, Paris.

UN PÉRILLEUX SAUVETAGE

L'Exploit du Capitaine Howell

Traverser à la nage une rivière pleine de dangereux remous et peuplée de crocodiles, pour aller sauver la femme d'un missionnaire, telle est l'action d'éclat que le capitaine Howell compte à son actif et dont le récit nous a été fait par un témoin oculaire.

Le capitaine Howell commandait une batterie du Glamorgan Volunteer Artillery, lorsqu'il reçut l'ordre de s'embarquer pour l'Afrique où il devait surveiller la construction d'un nouveau chemin de fer sur la côte occidentale.

Trois mois après son départ d'Angleterre il atteignait Sierra-Leone, d'où il se rendit dans l'intérieur des terres à Songo-Town, chez les Kwaïas.

Depuis quelque temps, les Kwaïas semblaient vouloir se révolter et l'on avait averti le capitaine Howell du danger qu'il y avait à s'aventurer dans un territoire si peu sûr ; mais l'officier, dont la bravoure était sans égale, fit bon marché de ces avertissements et se mit en marche avec quelques boys indigènes et un seul blanc.

Il traversa bientôt le Ribbi-River et arriva dans une ville nommée Ma-

bang, à dix ou douze milles de la station de Rotifunk.

Chaque nuit, le petit convoi du capitaine Howell était attaqué par des bandes de rebelles, mais cela n'empêchait pas l'officier de continuer son œuvre de surveillance sur la ligne du chemin de fer. Un matin, le 3 mai, un maître d'école indigène arriva tout essoufflé au camp du capitaine Howell. A peine eut-il repris sa respiration qu'il se mit à gesticuler frénétiquement et à supplier le capitaine de fuir immédiatement s'il ne voulait pas être massacré. Cinq missionnaires américains, paraît-il, venaient d'être mis à mort par les rebelles à Rotifunk et ceux-ci s'approchaient du camp pour tuer les blancs qu'ils y rencontreraient.

« Je les ai vus à l'œuvre tout à l'heure, gémit le maître d'école, et j'ai vu les restes affreusement mutilés de leurs victimes. Croyez-moi, capitaine, partez sur-le-champ. Traversez la rivière et rentrez à Songo-Town, c'est votre seule chance de salut ! »

Howell connaissait les missionnaires en question car il avait passé quinze jours avec eux. S'il était resté plus longtemps chez eux, il aurait partagé leur sort. En l'occurrence, il fallait donc prendre une décision rapide.

Le capitaine Howell, dans ces cas-là, n'est pas long à chercher ce qu'il faut faire ou ce qu'il ne faut pas faire. Quand il vit que ses boys indigènes l'avaient prudemment abandonné pour disparaître dans la brousse, il se dépêcha de cacher dans la terre ses théodolites et ses instruments de précision, il ramassa ses bagages et, avec le blanc et deux indigènes qui lui étaient restés fidèles, il traversa le Ribbi-River.

Arrivés sur l'autre rive, ils détruisirent toutes les pirogues, puis s'engagèrent dans les marais qui longent la rivière et la séparent de Songo-Town.

Comme il l'apprit par la suite, il avait eu raison d'abandonner son camp, car une heure après son départ, les rebelles, par centaines, environnèrent les tentes, prêts à tout massacrer. Ne trouvant plus personne, ils furent réduits à brûler tout ce qui restait du camp et à exécuter leurs danses macabres sur les cendres qui fumaient encore.

En arrivant à Songo-Town, le capitaine Howell trouva les habitants du village en proie à la plus grande anxiété. Pour les rassurer, il dépêcha plusieurs courriers indigènes au gouverneur de la province afin de l'informer du massacre de Rotifunk et de lui demander des secours militaires.

Puis il se mit en marche le long de la ligne du chemin de fer pour aller au-devant de la colonne que le gouverneur ne manquerait pas de lui envoyer.

Arrivé à Waterloo station, Howell rencontra ses hommes et tout de suite enrôla sous ses ordres un corps de quatre-vingts volontaires, tous robustes, intelligents, actifs et courageux. Ils appartenaient à la police des frontières commandée par le capitaine Kane et comprenaient quelques jeunes recrues indigènes de la tribu des Mendis.

A marches forcées, ils atteignirent bientôt Songo-Town, où ils apprirent que M^{me} Kane, la femme du chef de la mission américaine, n'avait pas été massacrée avec le reste de ses compagnons, comme on l'avait cru tout d'abord, mais s'était sauvée dans la brousse.

Immédiatement, une colonne spéciale, consistant en trente volontaires, vingt-cinq hommes de la police des frontières et vingt-cinq hommes du régiment Ouest-Africain, sous les ordres du capitaine Marescaux, fut envoyée pour sauver M^{me} Kane qui, seule dans la forêt, au milieu des rebelles, était vouée à une mort certaine.

C'était une entreprise dangereuse, c'était exposer les hommes à une série d'escarmouches dans la brousse, rencontres pleines de périls inconnus qui suffisaient à démoraliser les meilleures troupes européennes et à plus forte raison de jeunes recrues indigènes. Mais, stimulés par leurs chefs, les volontaires se mirent en route gaiement, prêts à affronter les périls de cette expédition.

J'extrais maintenant les détails qui vont suivre de mon journal de voyage en Afrique, détails que je notai chaque jour, se upuleusement :

« Après une marche très longue et très fatigante, nous atteignîmes enfin les rives de la Ribbi-River, qui, à cet endroit, avait bien 50 mètres de large et 10 mètres de profondeur.

« A peine étions-nous arrivés, qu'une fusillade nourrie nous salua, de l'autre côté de la rivière, envoyant au-dessus de nos têtes une volée de balles qui passèrent en

sifflant dans l'air calme. Immédiatement le capitaine Howell s'approcha du cours d'eau. Sa stupéfaction fut grande, quand il s'aperçut que toutes les pirogues avaient été percées. Comment allions-nous, sans canoes, traverser la Ribbi pour disperser les rebelles et porter secours à la malheureuse femme du missionnaire américain ?

« Il n'y avait qu'un seul moyen : traverser à la nage cette dangereuse rivière — car l'on pouvait observer à sa surface les nombreux remous causés par le courant — et ramener l'une des barques que les Kwaïas avaient attachées à la rive opposée.

« Les hommes du capitaine Howell se regardèrent avec anxiété. Qui allait se dévouer ? Qui allait risquer sa vie, ou mieux, s'exposer à une mort certaine pour traverser la Ribbi que nous savions tous *infestée de crocodiles* ?

« Howell rassembla ses soldats et demanda un volontaire. Personne ne répondit. Ces jeunes gens, si braves d'habitude, quand il s'agissait de se battre sur terre, de se battre corps à corps avec un ennemi visible, n'avaient pas le courage d'affronter de sang-froid les dangers inconnus d'une entreprise qu'ils considéraient comme un véritable suicide.

« Tout à coup, une rumeur d'admiration et de surprise courut dans la colonne quand on vit le capitaine Howell en personne se déshabiller et, malgré les exclamations horribles de ses camarades, se jeter dans la Ribbi.

« Il s'éloigna bientôt du bord, tandis que les rebelles recommençaient leur fusillade plus meurtrière cette fois puisqu'une demi-douzaine des nôtres tomba pour ne plus se relever.

« Howell avait gagné le milieu de la rivière, lorsque les Kwaïas, édifiés sur ses intentions, le choisirent comme point de mire. Heureusement, la tête d'un homme au milieu d'une rivière est une cible difficile à atteindre, surtout lorsque le nageur est entraîné de-ci de-là par la force du courant.

« Nos hommes, pour paralyser le tir de l'ennemi, reçurent l'ordre de concentrer leur feu sur un petit bois qui se trouvait en ligne directe, juste au-dessus de la tête du capitaine Howell, de sorte que sa situation devint encore plus périlleuse.

« Malgré cela, il n'hésita pas à continuer de nager vers l'autre rive, quoiqu'il sût aussi bien que nous la puissance de ces remous cachés qui vous entraînent vers le fond en dépit de tous vos efforts.

« A mesure qu'il s'éloignait, sa tête devenait moins visible, et je dus bientôt l'observer avec ma lorgnette. Son visage semblait plus résolu que jamais et ne trahissait aucune fatigue. Il avançait lentement. Parfois mon cœur se serrait quand une petite éclaboussure d'eau, près de sa tête, marquait la place où venait de tomber la balle d'un Kwaïa.

« Il avait couvert maintenant les deux tiers de la distance. Nous commençons à respirer. Il allait enfin être en sûreté sur l'autre rive et dans mon enthousiasme je lui criai bravo de toute la force de mes pou-

mons comme pour l'encourager. Je vois encore cette scène dramatique et je me rappelle surtout le frisson d'horreur qui fit place à ma joie lorsque j'aperçus soudain la gueule entr'ouverte d'un énorme crocodile qui parut à la surface de l'eau, à cinq ou six mètres derrière l'intrépide nageur.

« L'affreux reptile plongea. Je considérais mon ami comme perdu quand je le vis se retourner, se rendre compte du danger qui le menaçait et plonger à son tour. Il reparut et replongea. Le dos brillant du crocodile était seul visible et sa queue frappait l'eau avec une violence inouïe. Puis Howell, à ma grande stupéfaction, revint à la surface de l'eau et, bien qu'affreusement pâle, se mit à nager de plus belle vers la rive toute proche au milieu d'une eau rougie par le sang de sa blessure.

« Le crocodile avait disparu. Par un hasard miraculeux, une des balles destinées à Howell l'avait atteint dans la tête et le monstre avait plongé dans un remous. Il mourut bientôt et plus tard nous retrouvâmes son corps échoué sur la rive gauche de la Ribbi.

« Je vous assure que je ne voudrais pas revivre ces minutes-là, même pas pour la joie que je ressentis lorsque je vis enfin mon ami aborder près des canoes, la jambe gauche couverte du sang qui coulait d'une énorme coupure.

« J'admire le courage de Howell, qui, malgré sa faiblesse, chercha à détacher une des pirogues pour la ramener sur notre rive. Malheureusement, il constata que les Kwaïas avaient également crevé ces barques, de sorte que son exploit devenait inutile.

« Je le vis s'asseoir sur la berge et étancher avec des herbes le sang qui coulait le long de sa jambe, pendant que les balles des Kwaïas sifflaient de plus belle autour de lui. Puis après s'être un peu reposé, comprenant qu'il n'avait plus rien à faire là-bas, il se remit bravement à l'eau, cette fois, sans rencontrer de crocodile.

« Je n'essaierai pas de décrire la réception qui l'attendait lorsqu'il se retrouva au milieu de nous. L'admiration de tous ces volontaires, blancs ou noirs, était indicible et leur enthousiasme devant cet acte de courage calme et réfléchi touchait au délire.

« Cependant Howell avait moins besoin de compliments que de soins médicaux, aussi l'ordre fut-il donné de le transporter avec quelques autres blessés à Songo-Town.

« Le chirurgien qui le soigna craignit tout d'abord d'être obligé de lui couper la jambe, car, huit fois sur dix, les morsures de crocodile sont suivies d'un empoisonnement du sang. Toutefois ses soins éclairés suffirent et Howell ne fut pas amputé de son membre.

« M^{me} Kane, la femme du missionnaire américain, ne fut jamais retrouvée et l'on croit généralement qu'elle mourut soit dans la brousse, soit sous les coups des Kwaïas. L'exploit du capitaine Howell avait été inutile. »

Adapté de l'anglais par
MAURICE DEKOBRA.

UN PORT INCOMPARABLE

Manatthan, berceau de New-York

Cette curieuse photographie montre admirablement l'aspect de New-York, ou plutôt de la partie de cette immense cité appelée *down-town* (basse ville).

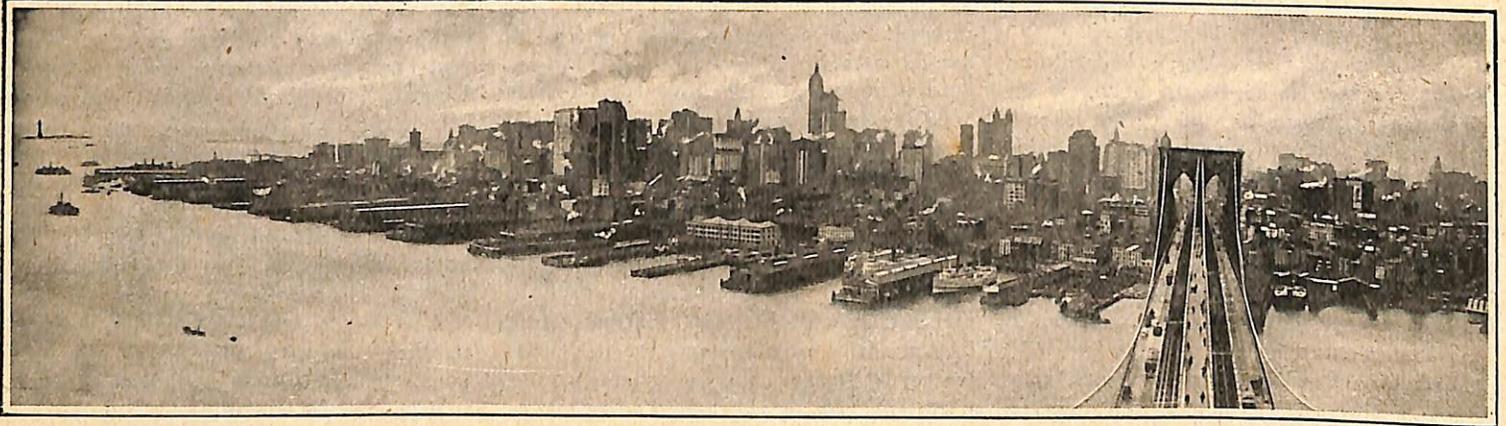
La pointe extrême de la terre est ce qu'on appelle la Batterie, qui servit jadis d'emplacement à un fort hollandais. C'est là, comme nous le savons, que débarquent, par milliers, les émigrants, après avoir subi une sévère inspection à Ellis-Island. C'est là encore qu'est situé, au centre d'un parc, l' Aquarium, riche en poissons de toutes espèces.

Toute cette partie de la ville située entre la Batterie et l'Hôtel de Ville, qui se trouve dans le prolongement du pont, est le quartier de la

LES RECORDMEN DE LA NATURE

Un Match entre Oiseaux et Insectes

Au cours d'expériences récemment faites à Anvers, raconte le *Nuggets*, une hirondelle qui avait construit son nid dans une maison de cette ville fut expédiée à Compiègne d'où elle



Aspect de New-York vu du rivage de Brooklyn devenu depuis dix ans un quartier de la métropole. Toutes ces constructions font partie de cette immense cité appelée « down-town », basse ville.

Le cliché a été pris de la rive gauche de l'East-River, c'est-à-dire sur le rivage de Brooklyn, devenue depuis dix ans un quartier de la Métropole. Et le pont que nous apercevons au premier plan est le fameux Brooklyn-Bridge, qui fut longtemps considéré comme une merveille de l'art de l'ingénieur.

A l'extrême-gauche, sur un flot minuscule, nous distinguons une sorte de petit poteau qui n'est autre que la colossale statue de la *Liberté éclairant le Monde*, l'œuvre du Français Bartholdi. On sent que la tête du colosse est si grosse que plusieurs personnes pourraient y dîner à l'aise.

finance et des affaires, comme le montre cette forêt de *skyscrapers* aux entassements d'étages. Le plus élevé (à peu près dans le centre) est le Singer-Building. Certes, la centralisation de tous les accessoires d'une vie facile qu'offre ce système de constructions gigantesques est très appréciable, mais nous sommes trop Français pour ne pas souffrir de ces proportions démesurées.

Avec un peu d'attention, vous remarquerez, juste au niveau du faite de la pile du pont, une sorte de dôme : c'est le sommet du World-Building, qui abrite les bureaux d'un journal et qui fut longtemps la plus haute maison du monde.

A. LEBLANC.

fut relâchée. L'oiseau parcourut en une heure et demie les 220 kilomètres qui séparent cette dernière ville de celle où elle avait son nid, soit une vitesse de 186 kilomètres à l'heure. Citons à ce propos un fait surprenant sur la vitesse comparée du vol des oiseaux et des insectes. On avait, dans un village de Westphalie, lâché simultanément à cinq kilomètres de leur ruche et de leur colombier, douze abeilles et douze pigeons. La première abeille y arriva quinze secondes avant le premier pigeon ; trois autres arrivèrent avant le deuxième pigeon et les autres abeilles et pigeons regagnèrent leur domicile simultanément.

L. M.

Dans la campagne indo-chinoise

La Femme Lolo

Les Lolos, qui habitent encore aujourd'hui les hautes montagnes du Yunnan et les hauts pays de la Birmanie et du Tonkin, sont les plus anciens peuples connus dans les régions de la Chine occidentale. Ils ont été refoulés par la conquête chinoise, et ceux qui ont résisté à l'absorption vivent comme des sauvages sur les plus hautes cimes qu'ils peuvent trouver. Ils sont cependant hospitaliers et font bon accueil aux voyageurs qui parcourent la Haute Birmanie et le Yunnan. Les Chinois, naturellement, les méprisent.

Généralement la femme porte l'enfant sur son dos pour se livrer à ses travaux, et si elle a besoin d'être libre de ses mouvements, elle le dépose par terre à l'ombre du grand parasol. Quelques-unes de ces femmes lolos sont fort jolies, et, aux jours de fête, elles portent des toilettes très élégantes, jupons et corsages brodés de diverses couleurs où le rouge domine et qui leur donnent une physionomie et un aspect des plus agréables même pour des yeux européens.

J. D.



LA FEMME LOLO

Lorsqu'elle s'en va aux champs, cette mère prévoyante emporte son enfant sur son dos et le garde ainsi pour travailler. Pour se préserver de la pluie ou des ardeurs du soleil, elle pique en terre un grand parasol en papier.

Les Éperons verts du Président

A quoi tient la pluie

Pendant le récent voyage qu'il fit en Tunisie, le Président de la République, M. Fallières, ne fut pas peu surpris, en arrivant dans une certaine localité, de voir de vieux Arabes venir lui dire toute la joie qu'ils ressentaient de sa venue parce qu'il avait des éperons verts. Le président ne portait point d'accessoires de ce genre et, s'il en avait eu, il est peu probable qu'ils eussent été verts.

Il faut savoir que les Arabes classent les gens en deux catégories : ceux qui portent des éperons verts et ceux qui portent des éperons rouges. Les premiers, qu'ils aient vraiment des éperons ou non, sont ceux qui amènent avec eux la pluie, et par suite la fertilité et la richesse ; on leur doit la bonne chance et la prospérité. Les éperons rouges sont ceux qui, là où ils passent, amènent la sécheresse, c'est-à-dire la pauvreté et la ruine.

Il avait plu. C'est que le Président avait des éperons verts. Sa visite laissera un heureux souvenir.

A. C.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs

de

« Llanos »

par
HENRY LETURQUE

CHAPITRE VII (Suite.)

Une sueur perle le long des joues de Fred. Carmencita, c'est le nom de la jeune fille qui, sur l'*International*, a sauvé Gaspard d'une mort certaine. Et puis, cet oncle, quelle coïncidence, si c'en est une.

« Et, demande-t-il, qu'a répondu le mayordomo? »

— Rien. C'est alors que le chef lui a dit : La cascade te fera parler.

— Dis-moi, Jap, les bandits n'auraient pas prononcé le nom de la plantation de ce Français? »

— Non, mais je la connais; c'est la plantation d'Orioul. »

Du coup, les jambes de Fred se mettent à trembler, et, s'il n'eût été soutenu par Jap, notre ami serait tombé.

Au bout de quelques secondes, il respire fortement.

« Bon ! ça va mieux ; maintenant, encore une question : As-tu connu le père de la jeune fille? »

Jap secoue la tête en signe de dénégation.

« Je sais seulement qu'il s'appelait don Yago, mais ne l'ai jamais vu. La plantation d'Orioul est si grande qu'un cheval n'en pourrait faire le tour qu'en galopant pendant deux jours et deux nuits, sans jamais s'arrêter, et le hasard seul aurait pu me mettre en face d'un des deux frères, puisqu'ils étaient deux, a dit le chef des Rojos. Moi, je croyais qu'il n'y avait que don Yago. »

— L'oncle de la señorita est peut-être un frère de sa mère? »

— Non, la señora Cristobal n'avait pas de frère.

— Ah ! le planteur s'appelait don Yago Cristobal? »

— Oui, ami.

— Alors, pense Fred, pas mon affaire du tout, cette famille-là. Pourtant, ce nom d'Orioul... »

Presque rageur maintenant, il se remet à fouiller le sol et à tailler des mottes, que l'Indien place sur le feu, herbe en dessous.

Le foyer est complètement couvert.

« Tant pis... j'irai jusqu'au bout... je veux en avoir le cœur net... et puis, le nez me dérange plus fort que jamais... pas naturel, ça. »

Son monologue, *in petto*, terminé, Fred propose :

« Jap, si nous allions au secours de ce vieillard, qu'en penses-tu? »

— Allons, Fred, mais promets-moi que ni toi ni Gaspard ne tirerez sur le chef des Rojos.

— Cependant... »

L'Indien lui coupe la parole; dans ses

— C'est juste, fait l'autre, souriant de cette belle audace, mais je me suis engagé en ton nom et au mien envers Jap.

— A quoi? »

— Je lui ai promis que ni toi ni moi ne tirerions sur le chef de la bande; c'est, paraît-il, une de ses anciennes connaissances et il tient absolument à avoir avec lui un petit entretien particulier.

— Ainsi sera fait, acquiesce Gaspard.

— Merci, amis, leur dit Jap, je vous montrerai l'homme et il vous sera facile de le reconnaître. Maintenant, partons. »

A un geste de son maître, Piraï se faufile dans la brousse et les trois hommes s'y engagent derrière lui.

Vers quatre heures du matin, une ligne sombre coupe l'horizon, en avant.

C'est la chaîne des monts du Parima.

Jap étend la main vers un pic dont le sommet, pointant à plus de deux mille cinq cents mètres, brille dans le crépuscule de ces hautes régions.

« Le Navaraca. Il est toujours couvert de neige, c'est lui qui alimente la cascade de la mort. »

Les fourrés se font plus épineux; sur le sol durci, pas un brin d'herbe; seulement des cailloux graniteux où les fers d'un cheval ne laisseraient pas la moindre trace.

Le flair de Piraï est admirable.

Nez contre le sol, le chien va toujours droit devant lui, sans une hésitation, et ses compagnons à deux pieds ont peine à le suivre.

Tout à coup, il s'arrête devant l'entrée d'une sente ouverte entre les épines.

On croirait une passe de fauve.

« Cherche ! »

A ce commandement, deviné au mouvement des lèvres de son maître, plutôt qu'entendu, l'étonnant animal s'élançait dans la sente.

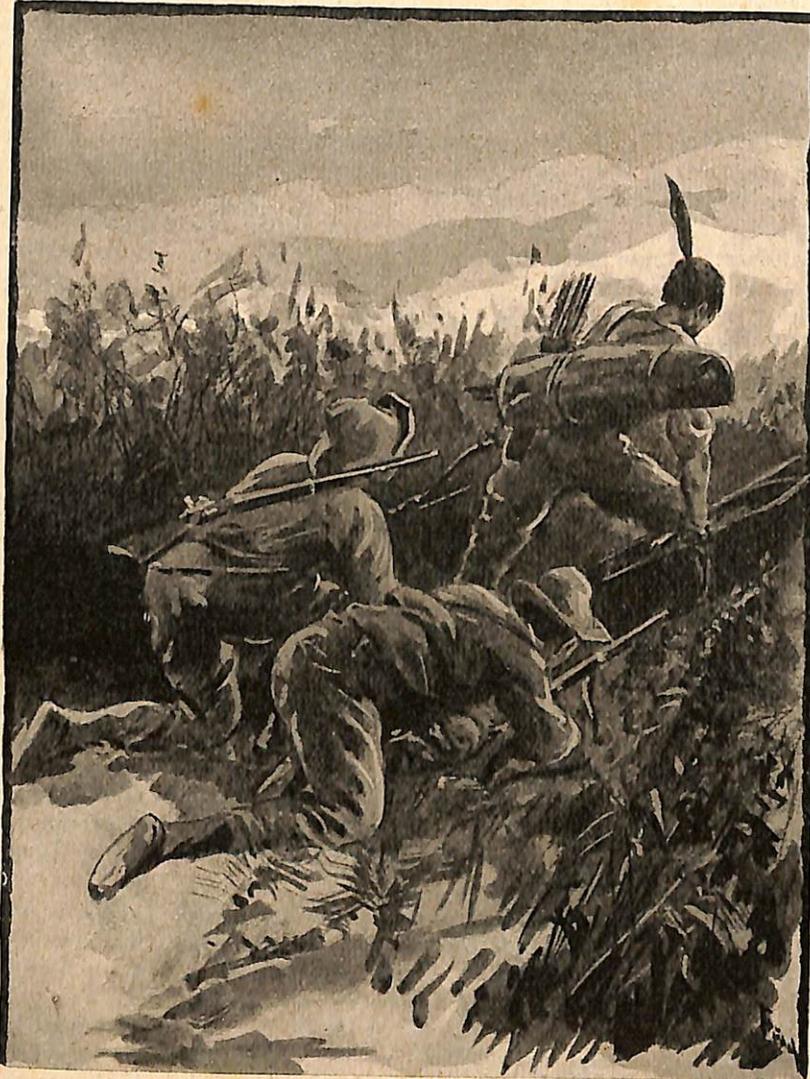
Il revient au bout d'un quart d'heure, la queue frétilante, la langue pendante, les yeux brillants.

« Les bandits sont là, fait Jap; à notre tour ! »

Il s'engage résolument dans l'étroit sentier, où, de nouveau, Piraï l'a précédé. Gaspard suit derrière et Fred ferme la marche.

Tantôt couchés et rampants, quelquefois seulement courbés, jamais le buste droit, ils avancent, silencieux.

Près d'une demi-heure se passe en cette marche pénible, coupée de nombreux arrêts, puis, sur la droite, des éclats de voix se font entendre.



LES COUREURS DE « LLANOS »

Tantôt couchés et rampants, ils avancent silencieux. (P. 149, col. 3.)

yeux brille une flamme subite, il y passe un éclair de haine farouche, sans pitié, et il gronde :

« Cet homme m'appartient; je le veux vivant. »

Puis, déjà redevenu calme, il dit, comme tout à l'heure :

« Tu sauras plus tard. »

— Entendu, Jap ! » promet le marin.

Il retourne alors vers l'ingénieur.

« Mon grand, allons-nous laisser des bandits mettre à mort un vieillard sans chercher à le sauver, s'il est possible? »

— Mon cher Fred, je me demande pourquoi nous ne sommes pas encore partis à son secours, car, enfin, ils ne sont que douze.

Jap avance toujours.
Bientôt, les paroles arrivent distinctes; des hommes crient :

« La señorita ! le trésor ! nous les voulons tous deux ! où sont-ils ? »

— Vous n'aurez ni l'une ni l'autre, bandits ! »

La voix qui répond est chevrotante, mais énergique quand même.

« Alors, reprennent les autres, tu vas mourir ! »

— La mort, soit, mais trahir ma jeune maîtresse, livrer son trésor, jamais ! »

Les trois amis sortent du fourré. Devant eux, une large déchirure du sol, d'où monte un bruit confus.

« La rivière de la mort, fait Jap à voix basse; la cascade est sur la gauche, à deux portées de flèche, sous le vent. »

— Et les bandits ? » interroge Gaspard.

L'Indien montre, sur la droite, une galerie haute de soixante centimètres, large d'autant, qui s'ouvre dans le roc.

« C'est par là qu'ils sont passés. Maintenant, que mes amis me suivent et ils verront. »

Complètement allongé sur le sol, avançant en s'appuyant sur les coudes, Jap rampe jusqu'à un buisson poussé sur le bord de la rivière proche d'un coude qu'elle forme presque à angle droit.

Fred et Gaspard ne tardent pas à le rejoindre. Au-dessous, les eaux mugissent en un vacarme de tous les diables.

« Mes amis peuvent parler, dit l'Indien, leurs paroles s'envoleront derrière eux. Maintenant, qu'ils se lèvent et qu'ils regardent à travers la touffe d'épines. »

Il étend la main du côté d'où ils arrivent.

Le soleil commence d'enflammer l'horizon, et ses premiers rayons éclairent le pied du Navaraca.

Debout, côte à côte, les deux Basques voient nettement les bandits, et quoique les paroles soient moins distinctes, le bruit d'une discussion parvient jusqu'à leurs oreilles et des cris retentissent.

« La mort ! hurlent les uns. »

— Non, protestent les autres, le bain de la poule ! »

Au milieu d'eux, un vieillard, un noir, se tient, impassible.

Ses cheveux crépus, blancs comme la neige, tranchent sur sa figure couleur d'ébène. Une voix s'élève, tonitruante :

« Alors, tu ne veux pas dire où se trouve la señorita ? »

En même temps, la main d'un bandit s'appuie si pesante sur l'épaule du vieillard que celui-ci fléchit sur ses jambes.

Il est vrai que la pression doit être formidable.

Le bandit a l'aspect d'un colosse et il dépasse ses compagnons de toute la tête.

Comme eux, il est habillé d'un pantalon blanc, d'un poncho rouge et chaussé de bottes à éperons dont les molettes sont larges comme une pièce de cinq francs. Son costume ne se différencie que par la coiffure : un *ombbrero*¹ blanc, alors que celui des autres est de couleur noire.

1. Chapeau de feutre, à larges bords.

« C'est le chef, » fait Jap.

A la demande du bandit, le vieillard n'a répondu que par un signe de tête négatif.

« Bon, reprend, l'autre, conciliant, la señorita, on la laissera tranquille, mais à une condition. »

— Laquelle ?

— Tu nous conduiras au trésor. »

De nouveau, la tête du vieillard s'agite de droite à gauche.

Le chef, sans plus insister, se tourne vers ses hommes.

« Au bain de la poule ! »

Un concert de vociférations acclame cet ordre.

« Vive le chef ! vive le chef ! »

Tous les bandits ont déjà déroulé le lazo que chacun d'eux porte à sa ceinture.

Gaspard abaisse sa carabine.

« A nous deux, Fred, tirons dans le tas ! »

D'un geste, l'Indien a relevé l'arme, puis il demande :

« Mes amis blancs sauraient-ils envoyer une balle sur une corde attachée à cet arbre ? »

Il montre, là où se trouve les bandits, un arbre au tronc énorme dont une branche s'avance horizontale au-dessus de la rivière.

« A cette distance, répond Gaspard, je percerais une pièce d'un demi-bolivar. »

— Alors, tout va bien. Que mes amis attendent, le vieux nègre sera sauvé. »

Se jetant à terre, il repart du côté de la sente, puis, quand il est certain de ne plus pouvoir être vu par eux, il prend une course endiablée et arrive à l'entrée de la galerie par laquelle les bandits sont passés de l'autre côté du rocher.

Une pierre se trouve tout proche, une pierre à peu près ronde et pouvant peser trois cents kilogrammes.

Jap se penche, s'arc-boute sur ses jambes, appuie de toutes ses forces sur ce bloc, le roule, et, dans un effort de tous ses muscles, l'enfonce presque à moitié dans la galerie, dont il obstrue complètement l'orifice.

Le brave garçon ramasse alors des fragments de pierres à arêtes tranchantes et les introduit dans chacun des interstices formés sous la roche par les inégalités de celle-ci. Quand tous ces vides sont bouchés, il prend un morceau de silex et, sans plus s'inquiéter du bruit qu'il pourra faire, frappe avec force sur chacun de ces fragments, autant de coins, qui, en relevant la roche, l'encastrent dans la galerie, rendant toute sortie impossible.

Content de son ouvrage, il murmure :

« Les Rojos seront bien surpris tout à l'heure. »

Avec la même rapidité d'abord, avec les mêmes précautions ensuite qu'à l'aller, il revient vers ses compagnons.

Ceux-ci ont suivi tout son manège, ils en ont deviné le motif.

« Tu as emprisonné les bandits ? font-ils en même temps. »

— Non, j'ai seulement fermé une porte; pour sortir de là et retrouver leurs chevaux ils devront marcher au moins pendant toute une journée.

— Tu sais où sont les chevaux ?

— On cherchera. »

La réponse est plutôt laconique.

Jap reprend aussitôt en étendant une main dans la direction des bandits :

« Regardez ! »

Le vieux nègre, n'ayant qu'un pantalon pour tout vêtement, est au milieu des Rojos, qui, hurlant, gesticulant comme des démons, dansent autour de lui une sarabande infernale.

On dirait des sauvages dansant la danse de la mort.

Deux d'entre eux ont confectionné deux longues cordes au moyen de lazos.

Le chef s'assure par lui-même de la solidité des nœuds et prononce un seul mot :

« Bien. »

A cet ordre, — c'en est un — l'un des bandits quitte son poncho, prend les cordes, en enroule une autour de lui et attache à l'un des bouts de l'autre une pierre qu'il lance par-dessus la branche s'avancant au-dessus du rio¹.

Entraînée par le poids, la corde retombe sur le sol.

Le bandit détache la pierre, saisit les deux doubles de la lanière et, appuyant ses deux pieds contre le tronc de l'arbre, s'enlevant à la force des poignets, il a tôt fait de gagner la naissance de la branche, sur laquelle, agile comme un singe, il s'avance à genoux, à dix mètres au-dessus de l'eau, insouciant du danger, inaccessible au vertige du vide et de la violence du courant.

Un étourdissement, un faux mouvement c'est la mort inévitable. Le meilleur nageur ne se tirerait pas de là.

Malgré eux, Gaspard et Fred admirent l'audace du bandit, son mépris du danger.

« Un rude lapin. »

— Ferait un fameux gabier. »

Pendant qu'ils échangent leurs impressions, l'homme est arrivé à mi-largeur du rio.

A califourchon maintenant sur la branche, aussi à l'aise que sur son cheval, il laisse filer la corde qu'il tient en mains jusqu'à ce qu'un anneau métallique se trouvant à son extrémité ait touché l'eau; puis, ayant ajouté à cette longueur celle du tour de son corps, qu'il vient de mesurer, il fixe la corde en la passant deux ou trois fois autour de la branche et en l'arrêtant au moyen d'un nœud formé de deux demi-clefs.

Cette besogne terminée, il déroule l'autre lanière, la laisse pendre d'un mètre cinquante plus longue que la première, l'attache de même façon à la branche et, les relevant toutes deux, en lance les extrémités libres sur la rive.

« Bravo ! bravo ! viva Francisco ! »

Francisco, c'est le nom du bandit à cheval sur la branche, du bourreau dans l'espèce.

Et pendant que ses compagnons hurlent à qui mieux mieux leur joie du spectacle attendu, celui qui a coopéré à la confection des lanières les attrape au vol

1. Rivière.

Le vieillard, pieds et poings liés, est couché sur le sol.

Jap s'adresse alors à Gaspard :

« Si, après le premier bain de la poule, le vieillard refuse encore de livrer son secret, c'est qu'il sera un fidèle serviteur et nous devrons le sauver. Dès que le Rojo le relèvera pour la seconde fois, tu couperas la corde fixée à ses jambes; tu auras ensuite tout le temps de bien viser et de trancher l'autre. Surtout ne te trompe pas : celle des jambes, la première.

« Dès que le vieillard sera tombé à l'eau, tu suivras le bord du rio jusqu'à ce que tu trouves Piraï; nous serons en bas.

« Ah! j'oubliais : donne-moi ton lazo. »

Gaspard tend sa lanterne de cuir.

« Merci, maintenant, Fred, courons vite. »

Les deux hommes s'éloignent en longeant le rio dans le sens du courant.

Gaspard reste seul, presque grommelant.

« Bain de la poule, bain de la poule, que diable cela peut-il être? »

Il va bientôt être fixé.

Ayant retourné le vieillard sur le ventre, le bandit lui passe la lanterne, la plus courte, à hauteur de la poitrine, sous les bras, et la fixe au moyen d'un nœud spécial bien connu des marins sous le nom de « nœud de chaise », qui doit empêcher la boucle de se serrer et d'étouffer le malheureux. Quant à la seconde corde, au moyen de la boucle y attachant, il fait un simple nœud coulant dans lequel il engage

les jambes du patient, jusqu'au jarret.

Il se tourne ensuite vers l'homme au sombrero blanc.

« C'est fini, chef! »

La voix de l'hercule tonne aussitôt :

« A l'eau! en douceur! n'abîmez pas la marchandise, caraï! »

Deux Rojos enlèvent le vieillard, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, l'emportent sur le bord de la rivière, laissant glisser leur fardeau vivant.

« Allez-y! caramba! »

Les deux hommes lâchent les cordes.

Abandonné à son propre poids, le prisonnier passe rapide comme un éclair, va presque toucher l'autre bord, revient et repart dans un mouvement de va-et-vient continu, et, chaque fois que, pendule vivant, il arrive au milieu de sa course, son corps rase la surface de l'eau.

Le bourreau a bien pris ses mesures; maintenant, il guette le moment où sa victime restera immobile ou à peu près.

Le corps n'a plus que des oscillations rapprochées; la longueur de la course est presque nulle, ce n'est bientôt qu'un tremblement sur place. Le bandit amène brusquement à lui la corde fixée autour des jambes; le corps du vieillard fait bascule, sa tête disparaît sous l'eau.

C'est là le bain de la poule, qui ne saurait se baigner autrement qu'en trempant sa tête dans l'eau.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

Le L'ART EN EXTRÊME-ORIENT Théâtre Annamite

Dans les grandes villes de l'Indo-Chine il existe des théâtres célèbres qui jouent toute l'année. Ils possèdent des troupes nombreuses d'acteurs et des locaux très vastes. Dans les villages et les centres modestes, les représentations sont données dans les pagodes par des artistes de passage. La passion du théâtre est la même partout. L'Annamite, très sociable et fort intelligent, aime à se réunir pour entendre les vieilles tirades des pièces classiques ou pour juger de l'habileté scénique des interprètes. Il existe en Indo-Chine un théâtre chinois et un théâtre annamite. Outre les différences de langues, ces théâtres en présentent d'autres non moins intéressantes. Tandis que les rôles de femmes sont tenus par des hommes dans le théâtre chinois, les deux sexes sont également admis sur les planches de la scène annamite. Nous ne nous occuperons que du théâtre annamite.

Les spectateurs comprennent autant de femmes que d'hommes. Il y a toujours beaucoup d'enfants. Comme dans certaines de nos églises, les hommes vont d'un côté et les femmes de l'autre. Les prix d'entrée sont assez modiques. Si la pagode est trop petite, on joue en plein air. Les costumes sont assez compliqués et très hauts en couleur. Je ne sais s'il y a des pièces réellement modernes mais le costume n'est jamais celui qu'on rencontre chaque jour dans la rue. Le mandarin, le roi, le soldat sont habillés suivant les vieilles modes d'autrefois, embellies et rehaussées d'or et de clinquant. En réalité la barbe ne commence à pousser chez les Annamites qu'à cinquante ans. Ils se rattrapent au théâtre où ils ne la trouvent jamais assez touffue et assez longue. Ils se griment bien et se peignent la face de toutes les couleurs. Les femmes portent des déguisements coquets et bien dessinés. Inutile d'ajouter que le décolleté est totalement inconnu. Dans la figuration les enfants sont utilisés largement. Ils font les cohortes guerrières, la foule, les processions et les défilés.

Certaines pièces annamites durent plusieurs jours. Les acteurs n'arrêtent que pour les repas. La déclamation est chantante, très bien articulée. On se demande comment un larynx humain peut résister si longtemps! Le public en Extrême-Orient ne connaît pas les applaudissements. Il faut bien néanmoins que les spectateurs manifestent leurs sentiments et encouragent l'acteur. Une grosse caisse, un tam-tam est suspendu dans la salle. Autrefois chacun pouvait librement battre le tam-tam pour exprimer sa satisfaction. Aujourd'hui il est confié à un spectateur qui se charge de faire du bruit pour toute la salle. Vraiment il abuse. A chaque tirade c'est un boum-boum formidable. Il paraît qu'il faut ça pour l'enthousiasme. C'est un peu leur claque.

Les sujets des pièces sont épiques et très relevés pour la plupart. Mais il y a aussi la petite comédie humaine, la même partout et vraie partout où il y a des hommes.

Le fumeur d'opium se livre à ses goûts et à ses penchants, tandis que sa femme délaissée va se divertir de son côté. Le vaniteux et le savant croient étonner tout le monde et tout le monde se moque d'eux et les bafoue. On sait que la loi annamite permet plusieurs femmes au même mari. Le malheureux figure souvent sur la scène entre une vieille mégère qui ne veut rien

Curieuse Association à Buda-Pesth

Les Étudiants garçons d'hôtels

Le *Journal des Voyages* a raconté comment, aux Etats-Unis, les étudiants pauvres se voient obligés de remplir, pour gagner leur vie et subvenir aux frais de leurs études, des emplois qui sembleraient humiliants aux Européens. Or, voici que, dans un pays de l'Europe, il y a des étudiants si pauvres, qu'ils sont contraints, eux aussi, de chercher, dans un travail manuel, des moyens d'existence et des ressources qui leur permettent d'étudier. Quinze étudiants de l'Université de Buda-Pesth commencèrent d'abord par former entre eux une association, afin de relever un peu, par la force et le prestige d'un groupement, le caractère de la démarche qu'ils voulaient tenter.

Ils se présentèrent chez un grand hôtelier de la station balnéaire de Keatzhely. Et ils demandèrent à être engagés comme garçons d'hôtel, durant la période des vacances. L'hôtelier, tout d'abord, fut plein de défiance et les jeunes gens durent donner la preuve qu'ils étaient officiellement inscrits à l'une des Facultés.

Mais, cette preuve étant fournie, l'hôtelier se demanda encore si la démarche de ces étudiants n'était point une gageure et s'ils n'avaient point parié de se faire embaucher en qualité de garçons d'hôtel pour se livrer à des farces et à des excentricités.

Aussi, les étudiants durent-ils parlementer longuement pour vaincre les résistances de l'hôtelier. Enfin, celui-ci consentit à en prendre quelques-uns comme garçons durant la saison balnéaire. Il leur offrit la nourriture et quatre-vingts francs par mois. L'hôtelier signa

un traité avec l'association par lequel il s'engageait à ne pas divulguer les noms des étudiants.

L'hôtelier fut remarquablement satisfait du service de ces jeunes gens. Et, l'année suivante, lui et ses collègues embauchèrent quatre-vingts étudiants comme garçons d'hôtel.

Lorsque furent connus le bon fonctionnement et le succès de l'association, les demandes d'inscription affluèrent. Toutes furent examinées avec le plus grand soin et de la manière la plus méticuleuse. Enfin, cinq cents demandes furent agréées.

Voilà donc cinq cents étudiants en instance de devenir garçons d'hôtel. Les établissements balnéaires ne suffiront plus pour les placements de cette petite armée. Les étudiants n'étant absolument libres que durant les vacances, l'association tente de traiter avec des hôteliers de Buda-Pesth pour que soient engagés dans la capitale même des étudiants garçons d'hôtel. Un roulement serait établi, qui permettrait à ces jeunes gens de faire leur travail dans l'hôtel et de suivre les cours.

De plus, l'association profitant de la bonne impression produite sur les grands hôteliers et sur le public, demande et va obtenir que ses membres puissent, durant le service de l'hôtel, porter des fausses barbes, afin de n'être pas reconnus par des voyageurs qui pourraient, plus tard, se souvenir du garçon d'hôtel quand l'étudiant serait devenu un député puissant, un médecin distingué, un écrivain célèbre.

ROBERT DUNIER.

céder et une jeune « congai ». Le théâtre fournit aux Annamites une des rares occasions de critiquer l'administration et ses mandarins. Il n'y manque point. A défaut de censure, il reste le bâton à l'autorité. L'acteur qui serait allé un peu loin pourrait bien en recevoir quelques bons coups, mais cela ne l'arrêterait pas.

Quand un grand mandarin ou un Européen daigne honorer de sa présence un petit théâtre de campagne, la pièce s'arrête, toute la troupe vient se grouper sur la scène et à un signal se prosterne avec ostentation pour saluer et faire le « laïs ». Un tel honneur vaut bien une piastre. C'est le minimum.

Les pièces se prolongent bien avant dans la nuit. Il est une façon assez bizarre d'éclairer une troupe de plein air. La voici telle que je l'ai vu fonctionner maintes fois. Des coolies allument des quinquets fumeux de pétrole et se tiennent accroupis auprès.

Pour aviver l'éclat assez terne des lumignons, nos coolies prennent un bol de pétrole, le mettent dans la bouche et le va-

porisent sur la flamme. Il n'y a jamais d'accidents !



A la fin de la séance, un superbe éléphant aux défenses énormes, précédé de ses cornacs, entre en scène pour faire ses « laïs » ou salutations aux spectateurs.

Le théâtre annamite comprend des pantomimes qui ne manquent pas d'attraits. Il est de

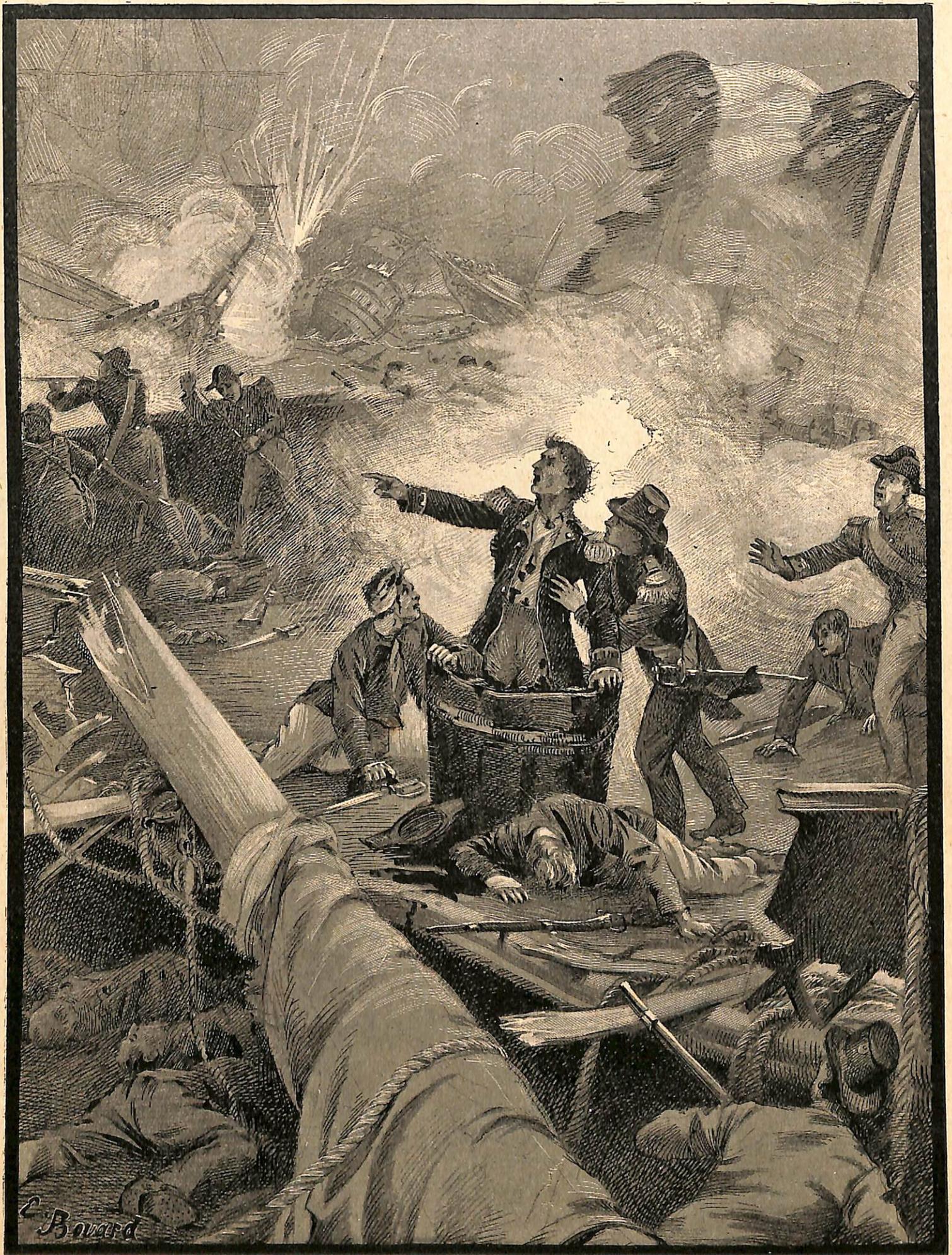
ces acteurs qui semblent de véritables hommes-serpents. Leurs contorsions sont invraisemblables. Ils remuent leurs pieds et chacun des orteils comme nous remuons la main et les doigts. Ils courent sur une scène minuscule, sautent, trépigment, se mettent en boule, dansent et gesticulent comme des acrobates. Ils font voir un « nhaqué » (paysan) poursuivi par un tigre. Le paysan, au comble de l'émotion, tremblant de frayeur, regarde de tous les côtés pour essayer de voir son ennemi le tigre. Celui-ci, tassé sur le sol, tantôt roulé en boule comme un hérisson, tantôt accroupi et prêt à bondir comme un chat, se dissimule et attend. Après mille contorsions, quand ils ont engagé la lutte, c'est une poursuite folle, un chassé-croisé vertigineux. L'enthousiasme est à son comble le tantam résonne éperdument. Sur quelques pieds carrés sans courir ils donnent l'illusion d'un duel épique. Dans un corps à corps final il tournent enlacés à une vitesse extraordinaire.

GABRIELLE-M. VASSAL.



LE THÉÂTRE ANNAMITE

Les acteurs, portant des costumes antiques rehaussés d'or et de clinquant, le visage grîmé et pourvu d'une barbe extrêmement touffue, font des contorsions bizarres. Ils sautent sur un pied et, tenant l'autre en main, leurs orteils s'ouvrent en éventails et au bout de leurs bras tordus les doigts font des angles impossibles.



DUPETIT-THOUARS A LA BATAILLE D'ABOUKIR

Pendant quatre heures le « Tonnant » luttait victorieusement, malgré l'inégalité du nombre et l'infériorité des forces; personne ne se souciait du danger, Dupetit-Thouars moins que les autres; droit et ferme dans son baquet de son, il dirigeait le feu.

Les Grandes Épopées

DUPETIT-THOUARS

à la Bataille d'Aboukir

Quand Nelson vint attaquer la flotte française, l'amiral Bruceys qui la commandait résolut, suivant une tactique prépondérante à cette époque, de rester embossé dans la rade d'Aboukir et d'y attendre l'ennemi. En vain Dupetit-Thouars conseilla-t-il, avec toute l'énergie dont un héros est capable, de combattre sous voile. Son opinion fut repoussée. Il était pourtant d'évidence même qu'à moins d'être soutenue par des batteries de fer, la flotte s'exposait à un désastre en s'obstinant à l'immobilité devant un adversaire dont l'audace allait jusqu'à la plus folle témérité.

En effet, comme Dupetit-Thouars l'avait prévu, les vaisseaux français se trouvèrent, dès les premières heures de la bataille, exposés au feu croisé de l'ennemi.

Mais on put voir alors que si le commandant du *Tonnant* savait apporter dans les conseils une sagesse dont il fallait écouter la voix, cet homme impavide était capable, non seulement du sacrifice de ses idées, mais du sacrifice de sa vie pour la plus grande gloire de son pays.

Vers six heures et demie, Dupetit-Thouars, dont le bâtiment était le serre-file du vaisseau-amiral *L'Orient*, s'aperçut que plusieurs vaisseaux anglais cherchaient à doubler la ligne. Sans se départir de sa seconde du sang-froid qui en faisait un chef de premier ordre, il voit le danger. Des commandements retentissent. Le *Tonnant* dessine une manœuvre dont l'à-propos et la précision déconcertent l'ennemi. En quelques instants il s'est placé au travers du *Majestic*. Les deux vaisseaux vont s'aborder. Ils se touchent presque. Sur les bastingages, quatre cents marins, la hache à la ceinture, le pistolet au poing, sont prêts à sauter sur le pont de l'ennemi. A leurs pièces, les canonniers n'attendent qu'un ordre.

« Feu ! Feu partout ! »

Les soixante-quatorze pièces du *Tonnant* vomissent le fer et la flamme. On se fusille bord à bord. Une fumée épaisse enveloppe les combattants. Le *Majestic* a son commandant tué, son équipage décimé, ses manœuvres hachées, ses mâts tronquées. Il est inondé de débris et de sang.

Désespérant de couper la ligne du *Tonnant*, son nouveau capitaine va tourner ses batteries contre un adversaire moins redoutable.

« Une dernière bardée ! Couloons l'Anglais ! Feu ! »

Mais à peine Dupetit-Thouars a-t-il envoyé ce cri qu'un boulet lui broie les jambes. Pendant que le combat continue, acharné, furieux, impitoyable, le malheureux tombe de son banc de quart au milieu de son état-major consterné. On l'emporte, on l'ampute. Le lieutenant Bréard le remplace. La rage des marins français est à son comble. Le feu du *Tonnant*, plus effroyable que jamais, fait payer cher aux Anglais le sang de son capitaine.

Tout à coup éclatent les lueurs de l'incendie à bord de *L'Orient*, où Bruceys, mortellement blessé, vient de réponder à ceux qui voulaient le soustraire à l'ouragan de balles et de boulets ces mémorables paroles :

« Laissez, un amiral français doit mourir sur son banc de quart. »

En quelques instants, tout *L'Orient* devient

la proie des flammes et, malgré l'affreuse détresse où il se trouve, Bruceys mourant ordonne de continuer le combat. Dupetit-Thouars, amputé au milieu de la mitraille, se fait rendre compte de ce qui se passe.

« Qu'on me mette dans un baquet de son et qu'on me monte à mon poste, s'écrie-t-il, ma place est au feu. »

Il règne une telle fureur guerrière autour du héros que personne ne proteste. Le commandant du *Tonnant* est porté sur son banc. C'est la minute où l'on vient de couper les câbles. *L'Orient* s'est éloigné de deux portées de fusil et saute avec un fracas épouvantable. Il était onze heures et demie.

Des débris enflammés pleuvaient de toutes parts et pouvaient allumer l'incendie sur tous les vaisseaux voisins.

Mais qui se souciait de ce nouveau danger ? Personne, Dupetit-Thouars moins que les autres. Droit et ferme dans son baquet de son, il voit les trois Anglais qui canonnaient *L'Orient* tout à l'heure tourner tous leurs efforts contre son navire. Son équipage est réduit de moitié, ses mâts rasés. La batterie de 24 a dû être abandonnée. Seule, celle de 36 est encore servie. Pendant quatre heures, le *Tonnant* lutta et lutta victorieusement malgré l'inégalité du nombre et l'infériorité des forces. Le *Majestic* fut réduit à l'état de ponton. C'est toujours l'intrépide Dupetit-Thouars qui, les jambes dans le son, dirige le feu. Un biscaien alors lui emporte le bras. Il chancelle, on accourt.

« Ce n'est rien, » dit-il.

Son porte-voix lui a été enlevé. De la main qui lui reste, il s'empare de celui d'un officier de son état-major et il donne l'ordre de clouer au mât le pavillon tricolore qui ne doit pas cesser de flotter une tricolore devant l'ennemi.

En cet instant, un nouveau projectile lui enlève l'autre bras. Sentant que sa mort est proche, il fait jurer à son équipage de jeter à la mer ce qui reste de lui et de faire sauter le *Tonnant* plutôt que d'amener ses couleurs.

Telle fut la fin héroïque de ce pur Gaulois. Il avait trente-huit ans. Ajouter une seule parole serait diminuer la sublime éloquence de cette épopée

CAMILLE DEBANS.

L'Institut Ethnographique International de Paris

Faire connaître toutes les particularités des peuples, si nombreux et si variés, qui habitent les diverses parties de la Terre, a toujours été l'un des buts poursuivis par le *Journal des Voyages*. Aussi, signale-t-il volontiers à ses lecteurs la récente création d'une société qui, sous le titre d'*Institut Ethnographique International de Paris*, se propose de rechercher et d'étudier les mœurs, les usages, les croyances, les traditions, le langage, les industries primitives, le costume, l'habitation, etc., en un mot tout ce qui donne à un peuple, en dehors de sa nature physique qu'elle laisse aux anthropologistes, sa physionomie distinctive et ses caractères propres.

Nous souhaitons donc plein succès à la société nouvelle dont le président est un explorateur et un savant de haut mérite, M. Jacques de Morgan, ancien directeur général des Antiquités de l'Égypte, délégué général en Perse du ministère de l'Instruction publique et, de plus, lauréat du *Journal des Voyages* en 1892. Ajoutons que le secrétaire général est un de nos collaborateurs les plus appréciés, M. Gustave Regelsperger, et que la société a pour organe une publication déjà avantageusement connue, la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*, fondée par M. van Gennep.

LÉON MALU.

La Toilette d'une Élegante Javanaise

LES MIDINETTES DE BATAVIA

JAVANAISE est, pour l'Européen, généralement, synonyme de danseuse, tellement les expositions nous ont habitués à ne voir dans les femmes de l'Asie qu'un motif de curiosité et d'étonnement à cause de leurs mouvements félins d'une souplesse inattendue.

Nous ne surprendrons personne en disant que, dans leur pays, toutes les Javanaises ne dansent pas. Il y en a de très mondaines et de très élégantes. Il y en a de pauvres qui travaillent comme les midinettes parisiennes à faire de luxueuses toilettes. Ce sont les *battikers*, véritables artistes douées d'un goût très sûr et d'une adresse remarquable.

Quand nous parlons de toilettes, nous entendons désigner le *sarong* ou sorte de pagne, qui est la robe nationale. Sa coupe est simple. Elle rappelle exactement le long jupon que les Japonaises portent sous leur *kimono*, mais si la forme en varie peu, la décoration en est infinie. La préparation de cette robe unique en son genre, dans laquelle la Javanaise se drapait avec une grâce remarquable, est soumise à des règles bien définies et très anciennes, car l'art du *battik* ne date pas d'hier. Il y a un siècle et plus, les sultans du Java étaient si fiers de cet art spécial à leur île qu'ils enfermaient les *battikers*. De la sorte, non seulement ils possédaient un monopole, mais encore ils empêchaient les artistes de porter ailleurs les secrets de cette décoration délicate. Pour plus de sûreté, les ouvrières étaient isolées dans la tour d'un palais construit sur une île au milieu d'un lac. Étroitement surveillées, elles ne devaient pas quitter leur confortable prison sous peine de mort. En échange de leur talent et de leur liberté, les sultans leur rendaient, du reste, la vie aussi agréable que possible.

Aujourd'hui encore les grands seigneurs, à Java, ont des *battikers* attachées à leur service.

Voici comment procèdent ces gentilles artistes pour confectionner et décorer une robe.

Il faut d'abord faire bouillir une pièce de toile blanche dont la qualité varie suivant le prix de la toilette. Après plusieurs heures d'ébullition, l'étoffe sèche au soleil. Quand l'ouvrière l'a ourlée, elle l'imprègne d'un amidon de riz dont la composition est fort délicate. A petits coups de marteaux de bois, elle fait bien entrer l'empois dans l'étoffe, puis la sèche de nouveau.

Voici maintenant le *sarong* aux mains de la véritable artiste, celle qui le teindra. Généralement, un homme a tracé le dessin. C'est une femme qui fera le coloris. Elle dispose pour cela d'une infinité de petits pots et de tubes de couleurs.

Sur le dessin qu'on a tracé, elle commence par recouvrir tous les motifs d'une même teinte. Par exemple, prenant le tube qui, par son bec pointu, laisse couler la teinte jaune, elle le promène sur toutes les parties du *sarong* destinées à rester jaunes. Puis elle recouvre toutes les parties ainsi teintées avec de la cire fondue. Elle prend alors le tube de rouge et agit de la même façon. Bientôt, elle aura colorisé tous les motifs en jaune, en rouge et en bleu. Il lui reste à teindre le fond de l'étoffe en vert. Elle plonge alors le *sarong* dans la bassine qui contient la

teinture verte. Celle-ci ne prend que sur les parties de l'étoffe dépourvues de cire.

Quand le fond est sec, il suffit d'enlever la cire protectrice pour avoir une étoffe teinte en quatre couleurs. Mais les *battikers* obtiennent par le même procédé des *sarongs* de six et huit teintes. C'est un peu plus long. Les dessins sont très ingénieux et très variés. Ce sont des arabesques ou des combinaisons d'oiseaux, de papillons, même de personnages. Les clients riches qui tiennent à porter une toilette originale font dessiner des modèles que l'on détruit ensuite, mais il existe des *sarongs* bon marché, analogues à ce que nous appelons la « confection ». Pour ceux-là, les *battikers* copient certains modèles tombés, pourrait-on

dire, dans le domaine public. Naturellement, les Hollandais ont essayé de moderniser le procédé javanais pour gagner du temps dans la fabrication des *sarongs* et lancer dans le commerce des modèles meilleur marché. A Batavia, on imprime sur étoffe, à la machine, des dessins sans valeur et c'est l'éternelle histoire des œuvres d'art vulgarisées par les trafiquants. Mais les Javanais sont tout de même de profonds et sincères artistes puisque beaucoup refusent d'adopter les procédés mécaniques. Pendant longtemps encore, ceux-là dessineront et teindront pour les élégantes Javanaises des robes de réelle valeur, chatoyantes, à la fois compliquées et naïves, mais toujours d'un goût délicat. C. CYRILLE VALDI.

— C'est vrai, répondirent les hommes, mais Kro ne tardera pas à nous faire lever et nous aurons notre tour.

— Vous pouvez y compter, dit ironiquement le Bakoué, mon aimable hôte ne pensera guère à vous. »

Après un moment de silence :

« C'est égal, je ne vous avais rien fait, dit-il à Mabo, je ne méritais pas ce qui m'arrive. »

Comme tous les hommes très vigoureux, les deux colosses étaient moins accessibles à la haine que les autres; véritables brutes insensibles, ils n'étaient ni bons ni mauvais, mais résolus à exécuter les ordres de leur chef dont ils avaient tout à craindre. Par égard pour le captif, ils crurent devoir au moins faire mine de pousser un soupir.

Lia sembla très touché de cette manifestation.

« Que vous êtes bêtes ! dit-il, vous êtes deux pour garder un homme enchaîné. Pourquoi l'un de vous ne se détacherait-il pas pour aller demander en cachette une bouteille à Moni ? L'autre suffirait bien pour rester à constater que je n'avalais pas mon billot ! »

— C'est, ma foi, vrai, dirent les hommes.

Au bout d'un moment, cédant aux fallacieux conseils de Lia, l'un d'eux, Dakpé, était parti pour rejoindre la bande des ivrognes.

« Je vous ai donné un fameux conseil, dit Lia à Mabo, tu vois bien que je ne peux rien faire, surtout entravé comme je le suis. En revanche, Mabo, toi qui es moins mauvais que les autres, tu devrais profiter de ce que nous sommes seuls pour m'accorder une légère faveur avant ma mort. Personne ne pourra le rapporter à Kro. »

— Je veux bien, si c'est possible, répondit le Bété.

— Oh ! c'est peu de chose, donne-moi une prise de tabac !

— Volontiers, » répondit le gardien.

Il alla prendre dans le coin de la case une énorme coquille d'escargot, de forme conique, dont la pointe était percée d'un trou, fermé en ce moment par une tige de bambou de la grosseur d'une allumette. Elle était pleine d'un liquide vert, produit de la compression de feuilles fraîches de tabac délayées ensuite avec un peu d'eau.

Il déboucha l'orifice, sur lequel il mit son doigt, puis il se pencha pour faire couler la précieuse liqueur dans la narine droite de Lia, bouchant l'autre de sa main gauche; la position étant incommode, Lia reçut du jus de tabac dans l'œil, dans la bouche et se mit à hurler :

« Quand on veut faire plaisir à quelqu'un, on ne fait pas les choses à moitié. Détache mes mains, Dakpé n'est pas là et nul ne le saura; aussitôt que j'aurai absorbé le liquide, tu m'attacheras de nouveau. »

— Jamais ! dit l'autre.

— C'est bon, reprit Lia, tu me refuses au moment de ma mort le petit service que je t'ai demandé, service qui ne te coûterait rien. Je jure par Nahoua et ses ombres que chaque nuit tu me reverras. »

Le serment était terrible, la mort de Lia

La Vengeance de Lia

Scènes de la Vie d'Afrique par G. NOHMANT

CHAPITRE II

LIA (Suite.)

DANS une case rectangulaire, au toit de palmes, aux parois de bambous disjoints, un homme d'une vingtaine d'années était étendu, la jambe droite prise dans un trou pratiqué au milieu d'une énorme bûche de bois dur et maintenue par une cheville en fer, traversant l'appareil. Ses mains étaient liées sur sa poitrine et l'enflure des poignets témoignait de la violence avec laquelle les cordes avaient été serrées. Sa face presque imberbe aux pommettes osseuses, aux lèvres épaisses sur la bouche taillée en coup de sabre, à la mâchoire puissante, montrait une énergie peu commune et ses petits yeux bridés dénotaient une nature rusée en même temps qu'une vive intelligence. Il était petit mais bien proportionné et vigoureusement musclé; cet homme, qui devait être un redoutable adversaire pour ses ennemis, ne donnait, malgré sa position critique, aucun signe de découragement.

C'était Lia, fils de Gagni.

« Te voilà, détrousseur de cadavres, vil corbeau messenger de mort ! s'écria-t-il, lorsqu'il vit entrer le sinistre Kro, suivi de la meute hurlante des Bétés. »

— Ne te fâche pas, excellent Bakoué, répliqua le chef de Soubré, vois plutôt combien je suis prévenant ! Tu t'es mis dans l'idée que je voulais te séparer de ton cher papa, alors que je n'ai qu'un désir : celui de t'envoyer le rejoindre.

— Tu peux faire ce que tu voudras, tu ne m'arracheras pas une plainte. Je serai trop heureux de ne plus voir ta vilaine figure.

— Sois tranquille. Ce sera pour ce soir. Puis, comme j'ai aimé ta conversation, nous te ferons causer un peu. Tu me laisseras en souvenir, avant de mourir, tes jolis ongles, tes belles dents, tes oreilles de chimpanzé. Nous battrons le tambour sur ta large bedaine, nos filles t'arracheront les cheveux.

« Tes yeux sont trop petits, on les agran-

dira avec un épieu ; puis, pour que tu ne jases pas trop, lorsque nous t'aurons assez entendu, nous donnerons ta langue en pâture à nos chiens. Après quoi, on te mettra au soleil pendant plusieurs jours pour te faire sécher et tu seras libre alors, quand tu voudras, de rejoindre ton aimable père, lentement, mais sûrement. »

Impassible, Lia ne répondit pas un mot.

Alors le chef de Soubré s'exaspéra et frappa sa victime à coups de pied; ce fut ensuite la foule sauvage qui se précipita sur le jeune Bakoué, quand un robuste gaillard, se jetant au milieu du groupe, repoussa les bourreaux d'un violent effort et s'écria :

« Prenez garde à Nibahiri ! »

— C'est vrai, dit Kro, reprenant son sang-froid. Il n'est pas encore consacré au fétiche ! Ce sera pour ce soir à la lune. Tu ne perdras rien pour attendre, excellent Bakoué.

— Je vous méprise tous ! » répliqua Lia.

Un concert de malédictions s'éleva contre lui.

Cependant les Néyaus, un peu moins sauvages, commençaient à être dégoûtés de cette horrible scène et avaient hâte de reprendre la route du Sud, laissant Bétés et Bakoués se débrouiller entre eux.

« Allons boire, dit Moni, et pendant que le gin réchauffera nos entrailles, je vous dirai une fable comme vous n'en avez encore jamais entendue. »

— Allons boire ! s'écrièrent les Bétés en chœur.

— Un moment ! hurla Kro, n'oublions pas trop l'ami Lia. »

Mabo et Dakpé, deux colosses, furent désignés par lui pour garder le captif, précaution que le billot et les liens semblaient rendre inutile.

La troupe, ivre déjà à l'odeur du gin, partit en courant.

Seul avec les deux géants, Lia souleva ses paupières à demi et de son œil malicieux les examina silencieusement.

« Tu meurs d'envie de boire, dit-il au premier, et toi aussi, Dakpé. »

étant inévitable et très prochaine, Mabo fut ébranlé.

« Attends le retour de Dakpé.

— Pour qu'il répète tout à Kro, maladroit que tu es! Non, non, c'est toi seul que je rendrai responsable.

— Mais, animal, continua Lia, voyant son gardien faiblir, ne vois-tu pas la masse de bois qui enserme mon pied? Comment veux-tu que, même avec les mains libres, je puisse bouger!»

Le raisonnement était juste et Lia ne pouvait rien faire.

Hâtivement, dans la crainte d'être surpris et trahi par son camarade s'il trouvait Lia détaché, Mabo enleva les cordes qui retenaient les poignets du Bakoué et lui offrit la coquille.

D'un puissant effort, Lia se redressa et atteignit une hachette qu'un Bété distrait avait piquée, selon la coutume, dans le chaume de la case et oubliée là. Soit par inattention, soit parce qu'ils savaient Lia complètement entravé, ses gardiens avaient négligé d'éloigner cette arme que le captif n'avait pas manqué de remarquer et sur laquelle il avait mis son dernier espoir.

Avec violence, il frappa à tour de bras sur la bille qui enserrait son pied, au risque de se couper la jambe d'un seul coup si le fer déviait de sa route. Le bois vola en éclats.

Surpris, Mabo n'avait pas eu le temps d'empêcher le mouvement de Lia. Quand il se précipita sur lui, il était trop tard : le Bakoué, d'un dernier effort, venait de dégager sa jambe et l'intervention du gardien ne réussit qu'à faire légèrement glisser la lame qui blessa grièvement le fils de Gagni¹.

Ce dernier ne parut même pas sentir la douleur.

D'un bond, il s'empara du fusil déposé dans un coin par son gardien et le coucha en joue.

« A bas les pattes ! » s'écria-t-il.

Il s'élança au dehors, suivi de Mabo qui, éperdument, appelait au

1. Lia m'a montré la cicatrice. C'est de lui-même que je tiens ce récit dont l'exactitude m'a été confirmée ensuite par ses ennemis de Soubré et d'autres témoins. (Note de l'auteur.)

secours. Dakpé, qui arrivait, son fusil à la main, fit feu sur Lia, mais, dans sa précipi-

bait la rivière. Au-dessous de lui, la chute du rapide Birou se précipitait en bouillon-

nant et soulevait un brouillard blanchâtre, irisé des feux de l'arc-en-ciel. Une évasion semblait impossible de ce côté, où le hasard avait conduit Lia, mais l'intrépide guerrier n'eut pas un moment d'hésitation. La mort dans es flots en furie au milieu des tourbillons d'écume était en tous cas préférable aux cruelles et inévitables tortures des Bétés. Lia fit un pas vers le fleuve.

Cependant, les Néyaus étaient partis, emmenant dans leurs pirogues l'ivoire de Gagni, ainsi que les enfants captifs et le Bakoué Gnina, solidement entravé. Kro rega-

gnait son village en compagnie de ses Bétés et se hâtait pour commencer les préparatifs du supplice.

Il s'arrêta, stupéfait, à la vue de Lia, debout sur la roche et menaçant de son fusil ses maladroits gardiens désarmés.

« Te voilà, misérable, s'écria le fils de Gagni, c'est toi qui vas mourir ! »

En disant ces mots, il fit feu, la poudre du bassinet brûla seule et le coup ne partit pas.

Les Bétés, qui étaient allés sans armes accompagner les Néyaus, ne purent riposter.

« C'est bon ! reprit Lia en jetant le fusil, nous avons le temps de nous revoir. Rappelez-vous bien, gens de Soubré, que vous mourrez tous de ma main ! »

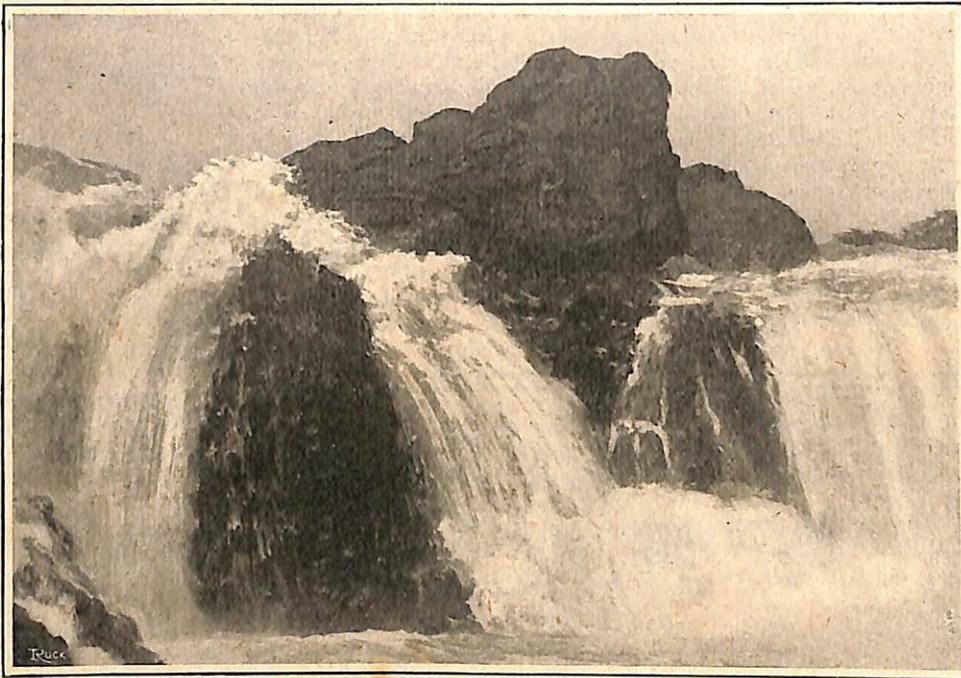
« Vous ne pourrez pas m'échapper ! »

« Partout où vous irez je vous suivrai ; si vous vous changez en oiseaux, je vous retrouverai dans les airs ; si vous vous transformez en poissons, vous me verrez dans la rivière, à votre poursuite. Quant à toi, Kro, je te ferai payer les tourments que tu m'as infligés et c'est sur ta famille et toi que je vengerai mon père que tu as si lâchement assassiné ! »

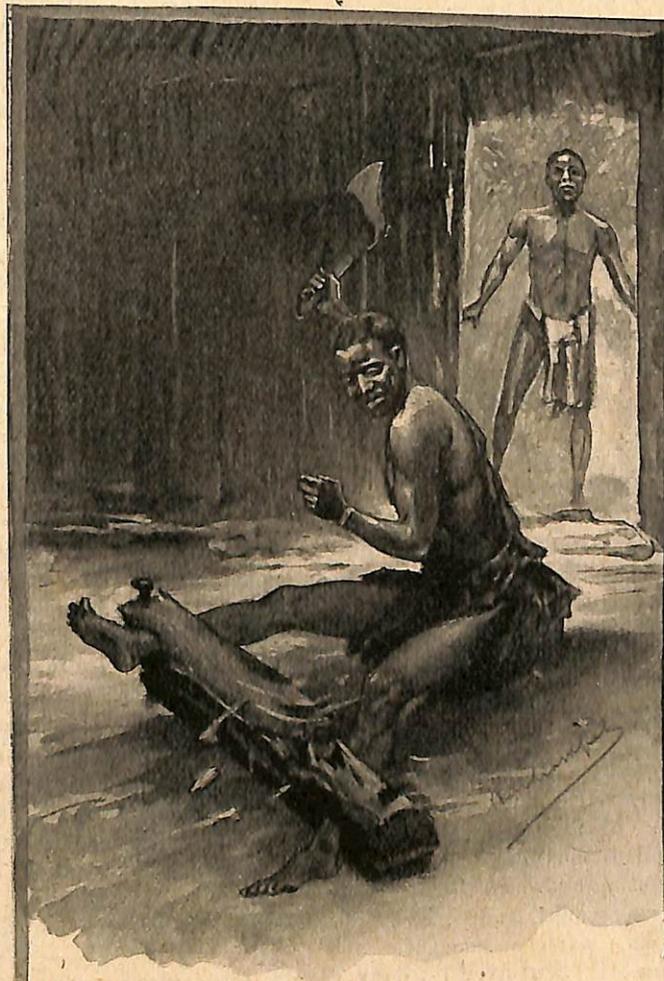
Puis, voyant Mabo et Dakpé s'élançant sur lui, enbardis parce qu'il n'avait plus d'arme, il se jeta dans l'abîme.

Nul n'osa suivre le hardi Bakoué dans l'épouvantable tumulte des eaux.

(A suivre.) G. NOHMANT.



La chute du rapide Birou se précipitait en bouillonnant et soulevait un brouillard blanchâtre irisé des feux de l'arc-en-ciel.

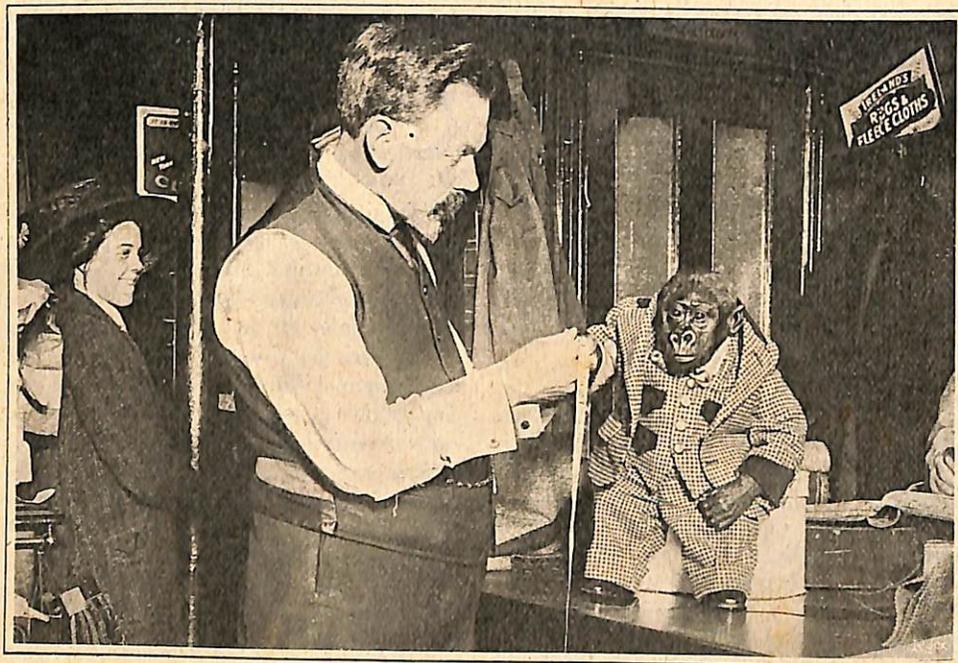


LA VENGEANCE DE LIA

Avec violence, il frappa à tour de bras sur la bille de bois qui enserrait son pied. (P. 156, col. 1.)

Dans le High Life Londonien
Un Five O'Clock
 chez les singes civilisés

QUAND ON va dans le monde, il faut faire honneur à son rang. C'est ce qu'a pensé l'excellent *Brutus*, un gorille pur sang



La pauvre bête garda une immobilité complète tandis que l'artisan prenait les mesures de ses proportions simiesques.

qui amuse depuis quelques semaines les foules londoniennes.

Son maître avait eu l'idée d'inviter en son nom à un *five o'clock tea* tous les singes « civilisés » qui se trouvaient à Londres, à l'époque du couronnement du roi George V.

Et, pour la circonstance, il lui commanda chez le meilleur tailleur du quartier tout un jeu de complets et autres vêtements.

On voit que la pauvre bête se prêta docilement à l'opération et garda une décente immobilité, tandis que l'artisan prenait la mesure de ses proportions simiesques!

Quant à la fête, elle fut couronnée de succès

Comme l'invitation indiquait que les convives ne seraient reçus qu'à la condition d'être habillés convenablement, vous pensez quelle mascarade ce fut.

Pauvres animaux ! Ils eussent préféré une gambade dans leur forêt natale aux friandises d'un *five o'clock*.

On pourra s'étonner que la seule présence d'un gorille ait pu servir de prétexte à une fête aussi réussie. Mais cela ne saurait surprendre les zoologistes, car ils savent bien que cette espèce est la plus rare parmi les anthropoïdes, c'est-à-dire parmi les espèces simiesques (orang-outang, chimpanzé, gibbon, etc.), qui se rapprochent le plus de l'homme.

C'est la première fois qu'un gorille a vécu aussi longtemps dans les régions tempérées : *Brutus* compte déjà neuf mois de séjour en Angleterre.

Or, il paraît que les quelques gorilles qui avaient supporté jusqu'ici l'expatriation

étaient morts dans les trois mois qui avaient suivi leur débarquement. Sans exception, les pauvres bêtes avaient été enlevées par la phtisie.

Le lecteur voudra peut être savoir ce que coûte un animal aussi rare. Son propriétaire actuel, le fameux Bostock, l'a payé 22,000 francs à un capitaine qui l'avait acheté 8,000 francs sur la côte de Guinée.

Bon placement que fit là le navigateur ! Comme *Brutus* a déjà « travaillé » 250 jours, et que les recettes quotidiennes qu'il a values à la ménagerie du « Roi des Fauves » ont été en moyenne de 300 francs, on voit que le belluaire peut, lui aussi, se féliciter de son placement.

CHRISTIAN BOREL.

Pour se distraire en Voyage
Un « Trainomètre »
 Indicateur de vitesse

BIEN souvent, pendant que l'express vous emporte au loin vers la villégiature tant désirée, il vous arrive de vous demander à quelle vitesse le train file à tel moment.

L'invention d'un ingénieur anglais, M. H. Waymouth Prance, nous paraît donc répondre à un besoin certain. Son *trainomètre* est un indicateur de vitesse qui peut s'installer aisément dans n'importe quel compartiment et qui reste à la disposition des passagers.

Il leur suffit d'introduire une pièce de deux sous dans la fente d'un appareil, comme pour les distributeurs automatiques, pour savoir instantanément, à cent mètres près, à quelle vitesse marche leur train.

Indiquons sommairement comment fonctionne cet ingénieux appareil.

Le voyageur a devant lui un cadre de métal sur lequel il aperçoit : 1° une fente pour l'introduction de la pièce; 2° un cadran à aiguille unique, et dont le cercle extérieur porte des divisions allant de 0 kilomètre à 120 kilomètres; 3° un bouton.

Il introduit son sou et appuie aussitôt sur le bouton, ce qui a pour résultat immédiat d'établir une connexion entre l'aiguille du cadran et l'un des essieux du wagon. L'aiguille se déplace, et sa pointe vient se poser sur la division correspondante à la vitesse fournie en ce moment par le train.

Tant que le voyageur maintient le bout de son doigt sur le bouton, l'indicateur reste en connexion avec les roues du wagon. Dès que la pression cesse, un ressort entre en jeu, et, pour dégager de nouveau le bouton, il faut introduire un nouveau sou, tout comme dans une balance automatique.

Il est à croire que cet appareil, qui vient d'être essayé avec succès sur une ligne anglaise, fera tôt ou tard son apparition sur nos réseaux français. Il y sera le bienvenu, pendant les longs parcours.

JACQUES D'IZIER.



UN FIVE O'CLOCK CHEZ LES SINGES CIVILISES

Tous les singes faisant partie du high life londonien furent invités à ces agapes, mais la toilette était de rigueur.

Un Fanatisme Irréductible La Haine de l'Étranger au Maroc

Le Rif, où les Espagnols viennent de s'engager, est bien l'une des régions du Maroc où le fanatisme est demeuré le plus ardent.

On s'explique mal le caractère farouche du fanatisme rifain si l'on oublie que ces Musulmans du Moghreb n'ont jamais eu à subir le contact des Européens. Leurs coreligionnaires d'Algérie, pour une bonne part, détestent les Français. Mais leur haine s'est atténuée depuis que notre occupation s'est maintenue et les a pénétrés. Au Maroc, rien de tel. Un voyageur que les lecteurs du *Journal des Voyages* connaissent bien, M. Edmond Doutté, en a donné récemment de suggestives preuves dans les conférences qu'il a faites à l'École des Langues orientales de Paris.

C'est la préoccupation religieuse qui dicte aux Marocains ce fanatisme. L'Européen, quel qu'il soit, c'est le Roumi (Romain), le Neçara (Nazaréen). Certes, ils mettent encore plus bas le païen, celui qui ne croit à aucune religion, le *kafir* : celui-là n'est bon qu'à être tué sans merci.

Mais celui qui croit à une religion autre que celle de Mahomet n'est guère mieux traité. C'est le *dimmi* et il ne peut, selon le droit musulman, ni être tuteur ni posséder des immeubles, ni défricher la terre, ni témoigner en justice, ni posséder un exemplaire du Coran, ni épouser une musulmane. Ni le juif ni le chrétien ne peuvent monter à cheval ou assister à une cérémonie. Ils peuvent exercer leur religion, mais sans construire d'églises ni sonner les cloches. Ils doivent porter un emblème qui les fasse connaître.

La guerre contre les infidèles, la *djihad*, s'impose à tous les musulmans. De fait, toutes ces prescriptions de droit absolu se sont beaucoup adoucies et les docteurs actuels de la religion musulmane admettent que les fidèles peuvent supporter la domination d'une puissance infidèle qui a pour elle la force.

Les Juifs sont ceux que le musulman traite avec le plus de haine et de mépris. Le lieutenant de Foucauld, qui, jadis, pour traverser le Sud marocain, eut l'énergie de se faire passer pour un serviteur israélite, a décrit la misérable condition des Juifs dans le Maroc. Elle s'est à peine améliorée. Les Juifs sont parqués dans des quartiers spéciaux analogues aux ghettos d'autrefois, le mellah, et ils y vivent dans des conditions d'hygiène épouvantables. Nous nous souvenons, pour notre part, de l'impression de véritable horreur que nous avons rapportée d'une visite au mellah de Mogador. Ils sont là terrés dans d'effroyables bouges puants. Bien heureux encore quand ils ne sont pas pillés et massacrés comme à Casablanca ! Jadis, chaque fois que des troubles éclataient dans une ville du Maroc, les adversaires se réconciliaient en tombant sur les Juifs et en pillant le mellah. Aujourd'hui encore, le Juif s'écarte au passage d'un musulman et il n'a pas droit au salut. Et dans la région de l'Oued-Abid, l'amende pour le meurtre d'un Juif est fixée à 30 francs seulement.

Les Européens se sont, eux, libérés de la condition misérable où jadis ils étaient tenus, quand le Maroc appliquait dans toute leur sévérité les prescriptions humiliantes que nous venons de rappeler. L'Européen est respecté, surtout parce qu'on a appris à le craindre. Mais la politesse qu'on observe à son égard ne va pas sans

réticences, surtout en dehors des ports. Écoutez ce que dit M. Doutté :

« Le chrétien, et il faut en rendre par ce mot l'Européen, produit un certain vide autour de lui là où il se présente. On cite un ministre marocain qui faisait régulièrement laver sa maison toutes les fois qu'il avait reçu un chrétien.

« Dans la pratique, un chrétien qui voyage au Maroc a toute sorte d'ennuis : il y a des quartiers entiers dans les villes qui lui sont interdits ; à Fez, ces quartiers sont très nombreux ; quand il s'engage dans telle ou telle petite ruelle, il n'est pas rare qu'il se voie barrer le passage par un fanatique en termes généralement très vifs. L'entrée des cimetières est défendue aux chrétiens, surtout dans les campagnes, et particulièrement autour des zaouias. Il faut prendre mille précautions si l'on veut dessiner ou prendre des notes dans le voisinage d'une mosquée.

« A Mazagan, il y avait une vieille tour portugaise intéressante au point de vue archéologique : les commerçants avaient voulu la transformer en phare, mais les musulmans ne purent souffrir l'idée de cette innovation chrétienne et ils imaginèrent de faire de la vieille tour un minaret pour empêcher les chrétiens d'y toucher ; seulement, comme il n'y avait pas de mosquée, on en fit une petite, de sorte que la vieille tour portugaise est devenue un sanctuaire musulman pour ne pas être un phare.

« Comme les représentations figurées sont interdites par la loi musulmane, il faut se livrer à toutes sortes de ruses pour prendre des photographies, et il y a beaucoup d'endroits où cela ne serait pas toujours sans danger. L'appareil photographique est un des objets qui excitent le plus le fanatisme indigène.

« Un consul européen de mes amis voulut faire relier des livres à la mode musulmane : il s'adressa à un relieur musulman, et le relieur, à qui cela faisait gagner quelque argent, avait accepté, lorsque le pacha adressa une lettre de représentations au consul, parce qu'un musulman ne peut pas relier des livres chrétiens ; il se contaminerait. »

On retrouve là cette croyance, habituelle aux populations primitives, qui veut que tout étranger soit un ennemi. Les Latins l'avaient déjà signalée : *hospes, hostis*. Les Marocains en sont encore là.

L'étranger, c'est l'homme qui ne croit pas à la religion du Prophète, qui veut introduire au Maroc des innovations redoutées, qui veut rénover l'Islam. M. Doutté observe que les chemins de fer leur font particulièrement peur. On l'a bien vu par la révolte produite à Casablanca par le minuscule chemin de fer Decauville qui servait aux travaux du port. « C'était, dit-il, un ouvrage diabolique des mécréants ; les fanatiques qui menaient leurs coreligionnaires à l'assaut de la locomotive disaient aux autres : « Entendez-vous ? elle siffle contre vous. » Pour eux, le fait de siffler était d'une gravité toute particulière ; siffler contre quelqu'un, dans l'esprit de ces musulmans, ce n'est pas seulement faire preuve de mauvaise éducation, c'est lui jeter un sort. Le mécanicien, comprenant le danger, sifflait tant qu'il pouvait, et les indigènes y voyaient un maléfice et une provocation de plus ! »

Les Rifains veulent rejeter l'étranger, l'impur, celui qui apporte à la vieille terre d'Islam les innovations non prévues par le Coran. Et quand on étudie ce fanatisme si rude, si persistant, on ne peut que répéter le mot du général Lamoricière : « Faites cuire dans la même marmite une tête de chrétien et une tête de musulman : les deux bouillons ne se mélangeront pas ! »

— AUGUSTE TERRIER.

Chez les Papous anthropophages Le Secret de l'Île Bleue

Par JULES LERMINA

CHAPITRE IX

Le Serment de Cornerthal.

C'EST comme je vous le dis, monsieur Myrgas. Le sacré Anglais est parti, avec ses quatre frusques... il n'avait pas l'air d'en mener large. Le patron paraissait tout chamberdé, M^{lle} Lucy faisait des yeux de carpe... mais enfin, c'était un adieu complet. Même que le particulier a dit au docteur : « Je vous ferai savoir sur quel navire on aura consenti à m'engager... » Il veut être matelot, ce gars-là. C'est ce qu'il a de mieux à faire... Hein ! tout cela vous fait plaisir... vous voilà débarrassé... A vous de regagner vos entrées dans la maison !... »

Ainsi parlait au Levantin Myrgas, qui écoutait les dents serrées et la face mauvaise, le petit Linko, un ancien larrikin du port de Melbourne que, dans sa bonté, le docteur Jack Moore avait soigné d'une maladie jugée par tous incurable, puis guéri et recueilli dans sa maison.

Les larrikins d'Australie semblent au premier abord les frères des gamins de Paris, des petits vagabonds de Londres ou de New-York, gais, bons enfants, farceurs et, malgré quelques peccadilles, pas mauvais au fond.

Les larrikins, descendant des convicts anglais qui, jadis, peuplèrent la grande île, sont foncièrement méchants : tout jeunes, ce sont déjà des bandits, plus ou moins hypocrites, mais attendant l'heure où ils iront piller les fermes et voler les bestiaux.

Nul enseignement ne peut avoir raison de cet atavisme. Parfois, on s'y trompe et on tente de moraliser ces petites bêtes mauvaises : ils font les chiens couchants, on les croit amendés, puis subitement un jour vient où quelque mauvaise action révèle les lâchetés et les turpitudes de leurs instincts.

Ainsi de ce Linko. Traité comme l'enfant de la maison, chargé d'un service qui n'était ni pénible, ni humiliant, il haïssait le docteur, sa fille, la vieille Bouniga et il n'était tour pendable qu'il n'essayât de leur jouer... Pris plusieurs fois sur le fait, il avait simulé le repentir, avait sollicité, obtenu son pardon... En réalité, il ne cherchait que l'occasion de faire du mal.

Un seul personnage avait conquis ses bonnes grâces, Dolis Myrgas ; il semblait qu'ils se fussent reconnus comme appartenant à la même race de lâches et d'hypocrites.

Linko s'était fait, au profit de Myrgas, l'espion de la maison.

Dès la première minute, il avait englobé Ralph dans sa haine, même il avait tenté

de s'introduire dans sa chambre pour lui arracher l'appareil posé sur sa blessure... la vieille Bouniga l'avait surpris et chassé.

C'était lui qui avait remis à Lucy les lettres de Myrgas, qui l'avait introduit auprès d'elle.

C'était Linko, enfin, qui après le départ de Ralph venait rendre compte à Myrgas de ce qu'il avait pu surprendre... il l'avait retrouvé dans une taverne de Cullen lane, à la pointe du dock Sainte-Marguerite.

Myrgas, âme basse, ne rêvait que de se venger de cet intrus qui l'avait mis en si humiliante posture et qui avait ruiné l'édifice de fortune qu'il édifiait si lentement, un mariage avec Lucy Moore qui, jusque-là, n'avait rien deviné et se laissait entraîner, imprudente, à sa bienveillance native.

Il avait écouté attentivement le récit de Linko.

« Parti, soit ! dit-il enfin. Mais cela ne me donne pas grand profit... Qu'est-il devenu ? Peut-être bien qu'il réfléchira... On ne disparaît pas comme cela et l'amitié du docteur Moore n'est pas à dédaigner. »

— Écoutez, dit Linko, je ne vaudrais pas grand'chose, mais j'ai du flair... Ce garçon-là ne m'aurait pas déplu comme ça si ça n'avait pas été un brave garçon... et vous savez vous-même qu'il ne manque pas de courage... »

Et le larrikin fixait sur Myrgas ses petits yeux méchants.

L'autre sentit l'allusion et d't rageusement :

« Ne fais pas de phrases... prétends-tu être certain qu'il tiendra la parole donnée au docteur?... »

— J'en mettrais la main au feu... bien plus, j'en ai la preuve...

— Quelle preuve ?

— Vous me croyez plus bête que je ne suis... Vous supposez que je l'ai lâché comme ça... sans même lui dire au revoir.

— Explique-toi !

— Qu'est-ce que vous donneriez pour savoir où il est ?

— Je n'ai pas d'argent...

— Alors, rien de fait !... C'est dommage, car j'avais mon petit plan... Je lui avais fait un bout de conduite quand il a quitté la maison... Or, cet imbécile-là me gobait et on a causé... il n'était guère riche et, en attendant qu'il trouvât à s'engager comme matelot, il fallait bien se loger quelque part... Alors, je lui ai indiqué un garni... pas cher... chez un copain à moi... qui me tient au courant... et je sais qu'il n'a rien trouvé... Je ne sais pas pourquoi, mais le personnage ne veut pas se plier aux formalités qu'on impose aux engagés réguliers... il n'a pas de papiers... bref, avec tout son bon vouloir, il risque fort de moisir sur le pavé de Melbourne... il faudrait lui trouver une occasion... une expédition de fortune, pas trop régulière... Ça se rencontre par ici... de ces voyages de n'importe où pour ailleurs, en passant par quelque part... et d'où on revient si on peut... »

Myrgas tressaillit. Ces derniers mots réveillaient en lui un souvenir tout récent.

« Où est-il ? demanda-t-il vivement.

— Ouais ! des renseignements gratuits... vous ne voudriez pas. Vous ne m'avez pas bien regardé, je ne suis pas de ceux qui donnent leurs coquilles... mais qui les vendent... »

— Combien pour ce misérable renseignement ?

— Misérable, tant que vous voudrez... mais il vous est passé par la tête une idée qui vaut cher, j'ai vu ça au plissement de votre... bouche. Vingt livres... c'est mon prix... »

Myrgas réfléchit un instant :

« Écoute, petit, je t'ai dit la vérité, je n'ai pas le sou... Tiens, voilà ma bourse... quinze shillings... Tu vois que je ne te trompe pas... Je te les donne... mais je m'engage... sur l'honneur ! »

— Dites donc pas de bêtises, patron ! interrompit insolemment le larrikin.

— ... A te donner tes vingt livres... ton renseignement m'aidera à les trouver... On ne fait rien sans un peu de confiance. »

Linko avait pris les quinze shillings et les soupesait dans sa main...

C'était toujours ça le trouvé.

« Ça colle, dit-il, je vais vous donner mon tuyau... mais prenez-y bien garde... Si vous me fourrez dedans, je vous jure, foi de Linko, que vous n'en serez pas le bon marchand... et ça vous coûterait cher !... »

— N'aie donc pas peur... nos intérêts sont liés et j'aurai encore besoin de toi...

— Pour la petite, c'est vrai. Donc, vingt livres, c'est convenu...

— Convenu...

— Je lâche mon venin : le jeune homme en question demeure chez Braccoli, *lodging house* qui n'a rien de princier, Gavon terrace, faubourg Prahran... Du reste, il rôde souvent par ici...

— Enfin, si je te demande de me l'amener...

— A vous ! Mais vous avez donc envie de vous faire démolir ?

— A moi ou à telle personne que je désignerai, tu pourrais mettre la main dessus ?

— Ça, je m'y engage...

— Et toi, où te retrouver?... Dans une heure ou deux...

— Ici... je ne bouge pas... Je vais m'enfiler un verre ou deux et puis faire un somme... Il fait trop chaud pour se balader...

— Bien, attends-moi... »

Myrgas quitta la taverne. Bien entendu, il avait menti et n'était pas sans ressources. Il se jeta dans une voiture et donna l'adresse :

« Banque Cornerthal, Argyll street ! »

Le cheval fila et bientôt stoppa devant la très respectable porte du trafiquant.

« Ha ! ha ! fit Cornerthal, dès que Myrgas fut entré, vous vous êtes ravisé, à ce qu'il paraît... »

— Peut-être, répondit Myrgas. En tous cas, rappelons, s'il vous plaît, les termes de notre entretien. Vous m'avez quelquefois aidé dans les mauvais jours, à gros intérêts, s'entend, et, hier, très ennuyé par certain événement...

— Oui, oui ! l'histoire des Dayaks ! Que

voulez-vous, on n'est pas toujours maître de ses nerfs...

— Passons, fit Myrgas. Bref, pour me remonter, pour reprendre pied, pour refaire figure dans le monde...

— Et épouser la petite Moore?... »

— Admettons cela aussi... J'ai besoin d'argent !... Je veux prendre une salle, donner des concerts... et je suis venu vous demander une centaine de livres...

— ... Que je vous ai refusées sans hésitation... parce que, sans vous offenser, vous n'êtes pas bon à grand'chose...

— Trêve de railleries ! Il paraît cependant que je pouvais vous être utile à certain point de vue, puisque vous m'avez fait une offre...

— Je ne le nie pas...

— Vous m'avez demandé si j'avais navigué, si je pourrais, le cas échéant, conduire un steamer... A quoi je vous ai répondu que j'ai fait de tout et que la mer m'était familière... Alors, carrément, vous m'avez offert de m'embarquer sur un navire à vous, en qualité de second... Où allait le bateau ? Cela, vous ne le disiez pas... Bref, vous m'offriez une prime de deux cents livres comptant et cinq cents livres au retour... c'est-à-dire au plus dans quatre mois...

— Tout cela est parfaitement exact et je réitère mon offre... J'élèverai même la prime immédiate de cinquante livres... Acceptez-vous?... »

Myrgas se pencha vers le banquier :

« Monsieur Cornerthal, lui dit-il en baissant la voix, est-il bien certain que vous ayez à déboursier la prime de retour?... »

— Mais... certainement... Je m'y engage par traité signé...

— Encore faudrait-il que le bénéficiaire de ce traité vint vous le présenter...

— Eh bien ?

— Eh bien, monsieur Cornerthal, savez-vous ce que j'ai entendu dire, de-ci, de-là, dans les bas-fonds de Melbourne?... »

— Quoi ? Expliquez-vous, par le diable ! Au lieu de prendre cette mine de conspirateur... parlez nettement...

— Cher monsieur, on dit que des gens que vous embarquez fort peu reviennent...

— Mensonge !... Qui vous a raconté ces bourdes absurdes?... »

— Certains ivrognes de votre connaissance... qui se sont refusés à reprendre du service à bord du *Black-Star*... »

Cornerthal était devenu livide. Pourtant, il se contenta, esquissa un rire :

« Jolis témoins que des ivrognes ! »

— Possible... mais témoins tout de même...

— Enfin, s'écria Cornerthal avec violence, où voulez-vous en venir ?

— A ceci... que, personnellement, je n'ai pas la moindre envie d'aller faire une excursion sur le *Black-Star*.

— Vous tenez trop à votre peau ! gronda l'autre.

— Justement ! Et si j'étais sûr... bien sûr, entendez-vous... que mes ivrognes n'aient pas tout à fait menti...

— Eh bien?... »

— Je vous trouverais peut-être l'homme qu'il vous faut... »

Cornerthal le regarda dans les yeux :

— Vous avez un ennemi... que vous haïssez...

— De toutes mes forces... L'homme dont je parle est jeune, vigoureux, hardi... il y a dans sa vie un secret qui l'a obligé à s'expatrier... et j'ai la conviction qu'il est tout prêt à risquer sa vie dans une aventure, quelle qu'elle soit... Je puis vous le livrer, mais à une condition...

— Laquelle?

— C'est que vous me jurerez qu'il ne reviendra pas... »

Un silence suivit : un aveu de haine et de crime oscillait entre ces deux hommes qui, pendant un instant, restèrent immobiles, face à face

« Je le jure ! dit Cornerthal.

— Quant aux conditions d'argent, reprit Myrgas, cautions... »

CHAPITRE X Où Ralph est pris au piège.

Ralph était désemparé.

Lorsqu'on a pris, dans toute la sincérité de son cœur, la résolution de rompre avec sa vie passée, de s'amender, de se réhabiliter à ses propres yeux et à ceux de qui l'on aime, il semble que rien ne soit plus facile que de s'ouvrir le nouveau chemin.

Le jeune Anglais s'était créé cette illusion. Mais, dès les premiers pas, il s'était aperçu que la réalisation de ses projets était d'une rare difficulté. Jusque-là, il avait cherché un emploi en rapport avec son éducation, et il avait été évincé partout sans succès. Consentant maintenant à descendre, à s'abaisser jusqu'aux plus humbles métiers, afin de se relever de plus bas, voici qu'il se heurtait à une difficulté imprévue.

Melbourne — qui s'est élevée sur des huttes de forçats, convicts venant expier aux antipodes les crimes commis dans la vieille Angleterre — a plus que tout autre cité la volonté d'oublier ses origines et, à mesure que le succès et la fortune lui sont venues, a affecté une correction de mœurs qui touche de fort près à l'intolérance.

Autour des immigrants qui, par four-

nées, arrivent du vieux monde, elle a tracé une sorte de cordon sanitaire, fait de formalités souvent difficiles à remplir, surtout pour les gens de bonne foi, les aventuriers véritables et sans scrupules trouvant toujours le moyen de passer au travers de ces mailles, si serrées soient-elles.

leur patine, sur ces mains blanches qui n'avaient jamais manié un cordage, et la défiance naissait. Il était éconduit.

Même quelques-uns songeaient très sérieusement à le signaler à la police; il donnait un nom de guerre, John Burnston. A la façon dont il le prononçait, le moins expérimenté eût deviné que ce n'était pas le sien.

Qui connaissait-il? Personne.

De qui se pouvait-il recommander? De personne.

Le guichet, un instant entr'ouvert, se refermait.

Malgré sa faute, Ralph était honnête, c'était son caractère faible qui l'avait perdu; lancé dans de mauvaises fréquentations, il n'avait pas eu l'énergie de réagir et c'est précisément ce manque d'initiative qui l'empêchait de sortir de cette impasse.

Ses demandes il les formulait timidement, lorsqu'il eût fallu au contraire se présenter avec assurance.

Sur le port, dans les tavernes, il s'était adressé à des matelots : quelques-uns lui avaient ri à la face, le tenant pour un mauvais plaisant; d'autres l'avaient rabroué durement, et il lui avait fallu faire appel à toute sa patience pour leur faire sentir qu'il n'était pas seulement un gentleman, comme ils l'appelaient par dérision.

Mais le découragement lui venait, en même temps que s'épuisaient ses dernières ressources.

Et ce jour-là, après avoir couru toute la matinée, ayant subi de nouvelles re-

buffades, ayant plié devant de nouvelles humiliations, il était resté dans son tabatière où il s'était jeté sur le misérable grabat que lui louait, sans bienveillance, le signor Bruccoli.

Il était à bout de résignation et encore une fois les idées de suicide le hantaient. A quoi bon vivre? Et d'ailleurs comment se défendre contre la misère, contre la faim?... Mais la douce figure de Lucy passait devant les yeux et il se disait qu'il n'avait pas le droit de désertir, de manquer à la parole donnée.

Et un engourdissement venait, ce demi-sommeil que produit souvent la surexcitation du cerveau.

(A suivre.)

JULES LERMINA.



LE SECRET DE L'ILE BLEUE

« Vous avez un ennemi que vous haïssez... » dit Cornerthal à Myrgas en le regardant dans les yeux. (P. 160, col. 1.)

Ralph était, malgré tout, un naïf et ne connaissait rien de la vie. Quand il s'était présenté chez les armateurs pour s'engager comme matelot, en insistant sur la modestie de ses prétentions, sur sa résolution de se soumettre à tout labeur, si dur qu'il fût, les hommes de mer regardaient ce visage à carnation jeune, égale, sur laquelle les embruns n'avaient point posé

ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant les vacances, ceux de nos lecteurs qui veulent recevoir leur journal dans tous leurs déplacements n'ont qu'à s'abonner pour 3 mois à partir du 16 juillet ou du 1^{er} août contre mandat de 2 fr. 50 (étranger 3 francs), adressé 146, rue Montmartre, Paris. Chaque semaine, sans frais supplémentaire, nous ferons suivre le journal dans tous leurs déplacements aux adresses successives qu'ils nous auront fait connaître soit en s'abonnant, soit par carte postale huit jours avant chacun de leurs changements de résidence.

Ces abonnements donneront droit à

Notre Prime Gratuite Les Records du Monde

EXTRAIT DU SOMMAIRE

A travers l'espace.
L'Age des êtres vivants.
Du géant chinois au nain brésilien.
Les clefs des mers.
Voilà les facteurs!

Les forêts du monde.
Si la France était une île...
Les chemins qui marchent.
Les grands marchands du monde.
A travers les grandes villes,

La vie au sein des eaux.
La vie sur la montagne.
Aux entrailles de la terre.
Les peuples colonisateurs.
La fortune des nations.